

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 24 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

45^e Année. N^o 720. — 28 Janvier 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — M. Steackners, par M. E. Duval. — Le Bulletin de la guerre. — Scènes de la vie de siège, par Charles Monselet —

Les Mémoires de la République, par Lorédan Larchey.
GRAVURES : Les habitants de la rive gauche s'installant dans leurs caves. — Vue générale de Troô. — Une des portes de Bapaume. — Vue générale de Nuits — M. Steackners. — Affaire du 19 janvier : Les bataillons de gardes nationaux et de ligne s'emparent des hauteurs de

Buzenval; les mobiles s'abritent derrière un pli de terrain. — Aspect des moulins à farine. — Les abords d'un chantier de bois. — La population se partage le bois. — Echauffourée du 22 janvier. — La prison de Mazas dans la nuit du 2^e janvier. — Les abords de certaines portes de l'enceinte. — Rébus.



LE BOMBARDMENT. — Les habitants de la rive gauche s'installant dans leurs caves. — (Dessin de M. E. Morin.)

COURRIER DE PARIS

A mesure que les événements se précipitent, la tâche du Courrier de Paris devient plus pénible et plus difficile.

Chaque période de vingt-quatre heures qui s'écoule peut apporter avec elle une modification complète dans la marche des choses ou un incident imprévu qu'il faudrait pour ainsi dire saisir au vol.

Et puis, comment voulez-vous qu'on prenne avec entrain la plume, quand il s'agit de raconter des péripéties aussi douloureuses que celles qui ont ensanglanté au commencement de la présente semaine la place de l'Hôtel-de-Ville?

L'avez-vous visitée, cette place, depuis les derniers événements?

C'est navrant. Elle rappelle Juin 1848, alors que le fronton de ce pauvre Panthéon fut criblé de balles.

Mais en 1848, au moins, l'ennemi n'était pas à nos portes.

Les vieux murs noircis du palais municipal sont, de distance en distance, sillonnés de cicatrices blanchâtres qu'on ne peut regarder sans douleur.

Qu'ont dû en penser les statues de nos gloires, qui, rangées comme les fantômes de l'histoire dans leurs niches de pierre, ont presque toutes reçu les éclaboussures de ce commencement de guerre civile?

Pauvre vieux Rollin! lui, l'homme de la paix et de l'étude, se serait-il jamais attendu à ce qui lui est arrivé? Une balle française lui a emporté le poignet, et ce moignon lugubre attire tous les regards.

Colbert, Catinat, Condorcet, ont été également frappés.

Et La Fayette, le vieux républicain! quelle n'a pas dû être sa douleur en entendant siffler autour de lui les projectiles criminels!

Henri IV a eu sa part aussi : deux balles.

Tout cela est trop triste. Hâtons-nous de passer en détournant les yeux.

~~~~ Hélas! ce sont encore des spectacles de dévastation qui nous attendent d'un autre côté.

Nous avons voulu vérifier nous-même l'état dans lequel la troisième phase du bombardement a mis l'antique cité de Saint-Denis.

Nous l'avons visitée quelques jours auparavant. Partout c'était l'animation, la vie, l'entraie. Dans les rues hérissées de barricades allaient et venaient mobiles, artilleurs, lignards, gardes nationaux. Presque toutes les boutiques étaient restées ouvertes, les cafés regorgeaient.

Matin et soir, la population ouvrière, si nombreuse dans ces parages, s'acheminait par longues files vers l'usine, d'où elle revenait, la journée faite.

Quelle métamorphose aujourd'hui!

La population a fui, et, en effet, la place n'était plus tenable. On nous a montré une rue dans laquelle, en trois jours, sont tombés trente-huit obus!

Les boutiques ont fermé leurs volets. La circulation ne se fait plus qu'avec une extrême difficulté. Chacun rase le sol en tombant par instants à plat ventre, pour laisser passer le projectile qui siffle. Quelques traîneurs, avec des charrettes, des tapisseries, des voitures à bras, des haquets, se hâtent d'empiler tout ou partie de leur mobilier.

Mais c'est surtout dans ces vastes ateliers où le travail bourdonnait comme les abeilles dans la ruche, que le contraste est saisissant et douloureux. Naguère encore, sur le bord de la Seine, l'immense établissement de M. Claparède occupait un millier d'hommes. Nous l'avons admiré dans le courant de décembre, alors que la fabrication des nouveaux canons y stimulait toutes les ardeurs.

C'était un spectacle magnifique.

Sous les gigantesques hangars, des centaines de marteaux frappaient en cadence, des centaines de roues tournaient, dociles à l'impulsion de la vapeur

intelligente. Ici le canon était foré, plus loin alésé plus loin encore, ajusté sur son affût.

Que d'espérances! que de rêves de victoires! quels glorieux combats on entrevoyait dans l'avenir pour ces pièces nouvelles, filles de la République...

Aujourd'hui, l'usine fait silence. Les bombes en ont crevé le toit en maint endroit. C'est un colossal blessé qui étale aux regards du passant d'effroyables plaies. Et les canons! quel rôle ont-ils joué?

La psychologie de M. de Molke, qui ne respecte rien et ne fait pas de sentimentalité, a prouvé qu'elle ne faisait pas plus de cas du droit divin que du droit humain.

La cathédrale de Saint-Denis où dorment les vieux oints du Seigneur, sert volontiers de cible aux artilleurs prussiens. Dagobert doit en être fort ému. Quant à Louis XVIII, s'il reconnaît la voix du canon de ses anciens amis, il ne doit rien comprendre à la façon irrévérencieuse dont ils procèdent à son endroit. C'était bien la peine de signer une sainte alliance!...

Au milieu de cette pluie de fer, je ne sais rien de plus lugubre que de voir tout le long de l'Île-Saint-Denis, ces cabarets dont les enseignes rivalisent d'hilarité: *Au rendez-vous des Amis du plaisir! Au Pêcheur matinal! Au Canotier badin!* Cela fait mal à lire. Quelques-unes des boutiques sont surmontées de tableaux où l'on voit des tables chargées de mets et entourées de convives qui chantent à tue-tête. Les obus ont ajouté au paysage des échancrures imprévues. Rire des grisettes, refrain des marins d'eau douce, qu'êtes-vous devenus, et quand reviendrez-vous? L'appétit seul est resté, mais l'appétit quand on n'a plus rien à manger, quelle ironie!

Allons! décidément, si vous voulez faire une promenade d'agrément, je ne vous recommande pas un voyage à Saint-Denis pour le quart d'heure.

~~~~ J'ai parlé d'appétit. Rendons aux savants cette justice, qu'ils font de leur mieux, sinon pour rassasier, du moins pour tromper les estomacs.

Nous connaissions déjà le simili-marbre, le simili-ivoire, et autres simili-jadis inventés.

Mais le simili-lait est une découverte tout à fait obsidionale.

Il faut avouer que les descriptions qu'on nous donne de ce produit sont plutôt faites pour soulever le cœur que pour faire venir l'eau à la bouche.

A la dernière séance de l'Académie des sciences, un des inventeurs a fait lire une note sur le faux lait. C'est évidemment pétri de bonnes intentions, mais n'aurait-on pas pu nous dissimuler les détails de cette abominable cuisine?

Écoutez plutôt, en vous bouchant le nez :

« Récemment, c'est notre inventeur qui parle, j'ai été chargé de rechercher un procédé pour désinfecter les graisses d'os, très-puantes, de façon à les rendre comestibles, ce qui m'a amené à reconnaître, en même temps que M. Dubrunfaut, qu'une température ménagée avec le concours de la vapeur d'eau permettait d'en faire disparaître toute mauvaise odeur, au point que j'ai pu consommer du chocolat additionné de graisse d'os ainsi purifiée sans lui trouver le moindre goût désagréable.

En présence de ces résultats, j'ai songé immédiatement à produire du lait artificiel, en additionnant des graisses purifiées de gélatine également comestible. »

Ce qui précède est déjà peu fait pour affrioler. Toutefois le tableau n'a pas paru complet au savant qui a éprouvé le besoin d'y ajouter ce charmant détail :

« Ce lait artificiel est de très-près assimilable au lait de vache.

En vieillissant, il émet à s'y méprendre l'odeur du lait aigre et celle du fromage. »

C'est comme si un non moins savant venait dire :

— Je suis parvenu à fabriquer une viande artificielle si bien imitée, que quand elle se décompose, on croirait absolument sentir un cadavre.

Pouah! On assure que si on pénétrait dans les arrière-boutiques des restaurateurs, on ne pourrait jamais goûter un seul de leurs plats.

Les arrière-boutiques de la science nous paraissent leur faire une singulière concurrence.

Après cela, notre inventeur a peut-être pensé

qu'il rendrait au pays un véritable service patriotique en coupant à tout Paris l'appétit pour huit jours.

S'il en est ainsi, il a réussi du premier coup.

— A côté des fabricants de lait artificiel se place la tribu des cynophages, tribu affamée et impitoyable.

Si le hasard conduit vos pas dans la direction des Halles centrales, vous y assisterez aux grandes enchères de la cyrophagie. Ce ne sont plus seulement les chiens morts qu'on débite, ce sont les chiens vivants.

Des industriels, au costume invraisemblable, y tiennent en laisse de malheureux toutous qui n'ont pas l'air de se douter du sort qui les attend. Le vendeur fait l'article avec un cynisme (c'est le mot), qui soulève l'indignation des braves dames d'alentour :

— Voyez, monsieur! un terrier superbe. C'est gras, on dirait un petit mouton.

— Combien?

— Vingt-cinq francs.

— Quelle horreur!

— Comment quelle horreur! j'ai vendu hier un caniche quarante.

— Je suis sûr que votre terrier ne pèse pas seulement trente livres.

— Par exemple! tatez-le plutôt.

— Je n'ose pas, j'ai peur qu'il me morde.

— Faites semblant de le caresser, il ne se doutera de rien.

Le malheureux animal semble en effet ignorer absolument quels destins lui sont réservés. L'affaire se négocie et l'on passe à un autre. Mais soudain un épisode vient mouvementer la séance. Une vieille femme qui passait, tombe en arrêt devant un des quadrupèdes offerts aux amateurs :

— Je le reconnais!

A ces seuls mots, le marchand a commencé à se troubler.

— Je le reconnais! C'est Phanor. Viens mon petit Phanor.

Le chien agite la queue avec une certaine émotion. Trouble croissant du marchand.

— Vous voyez! il a entendu ma voix! Phanor, mon chéri!

Le chien jappe avec attendrissement.

— Messieurs, je vous en supplie, c'est mon chien qu'on m'a volé : c'est positivement lui!

— Ce n'est pas vrai! c'est un animal que j'ai élevé.

— Mon Dieu! il ne passera donc pas un gardien de la paix!

Juste au moment où la maîtresse de Phanor émet ce vœu, un gardien de la paix débouche; mais pressentant une contestation, il s'empresse de passer sur l'autre trottoir.

— Eh! monsieur!... Il s'en va! Monsieur le gardien!... c'est une indignité! Je vais aller au poste de la garde nationale... Attendez-moi cinq minutes.

Naturellement le marchand de chiens profite de la circonstance pour s'esquiver au milieu des rires de l'auditoire, pour recommencer un peu plus loin son commerce interlope.

Ceci, du moins, n'est que l'exception; mais d'autres érigent en système la destruction de la race canine. C'est à qui poussera le cri de mort contre ces bêtes infortunées, comme si chacun n'avait pas le droit de se priver du nécessaire et de partager son morceau de pain avec qui bon lui semble.

Cette croisade contre les chiens prouve une fois de plus jusqu'où peut aller l'ingratitude humaine. Oubliez-vous donc déjà ce que vaut la race contre laquelle vous vous déchaînez?

— Les chiens ne servent à rien, disent les utilitaires d'un ton doctoral.

En vérité, rien! Donc, vous êtes seul. La maison est lugubre, les angoisses sont poignantes, le foyer est sans feu. Torturé par les souffrances publiques et privées, vous rentrez au logis désert, abattu et découragé.

Soudain quelque chose vient à vous, quelque chose qui vit, quelque chose qui aime : c'est votre chien. Il est étranger, lui, à toutes les combinaisons de la politique et de la stratégie; il ne sait ni pourquoi on s'égorge ni ce que rêve M. de Bismark. Il

ne se plaint ni de sa pitance plus maigre, ni de journées d'abandon, ni du reste. Tout ce qu'il veut savoir, c'est que vous êtes son maître et qu'il vous est dévoué.

Et sa caresse vous réconforte. Et au milieu de tant d'émotions terribles, elle vous donne une émotion douce.

Ah! messieurs les positivistes, si vous trouvez que tout cela n'est rien, je vous plains sincèrement. Ah! messieurs les réglementaires, si vous me contestez la faculté de partager ma maigre pitance, je proteste et je refuse de vous obéir.

— Tenez. Pas plus tard qu'hier, nous causions des chiens avec un de mes amis, qui crèverait plutôt de faim que de laisser mourir sa bête.

Si les cynophages les plus endurcis avaient entendu son plaidoyer, ils se seraient rendus à l'évidence. C'étaient des arguments plus péremptoirs que les uns que les autres; et des récits et des anecdotes à convaincre les plus incrédules.

Ce n'est pas un chien, qui aurait déclaré la guerre à la Prusse sans être prêt à vaincre. Ils sont bien trop intelligents pour cela.

De cette intelligence, mon ami me cita, entre mille autres preuves, les deux traits suivants.

Il possédait un terre-neuve dont il avait fait son commissionnaire ordinaire et extraordinaire. Il lui envoyait régulièrement, chaque matin, chercher deux sous de tabac.

Un jour, comme ledit Black revenait, son paquet de tabac entre les dents, passe une compagnie de troupiers. L'un d'eux, voyant l'occasion d'un bon tour, empoigne le paquet de tabac et s'éloigne.

Grande perplexité.

Black se recueille un moment, après quoi, bondissant, il rejoint le soldat, lui enlève son bonnet de police, et se sauve avec. Il avait compris que c'était la pièce à conviction qui pouvait le disculper.

Un juge d'instruction lui aurait adressé ses félicitations les plus sincères.

Qu'on dise encor après ceci
Que les bêtes n'ont pas d'esprit!

Vous aurez beau faire, apôtres de l'utilitarisme, vous ne parviendrez pas à persuader à la population que le chien est inutile. C'est le cas ou jamais d'appliquer le mot de Voltaire : Ce superflu, chose si nécessaire.

Et ici, le superflu de l'affection passera avant le nécessaire de l'estomac.

— Ce n'est pas l'heure de chercher des transitions; nous sommes bien trop cahotés pour cela.

Parlons d'un projet qui nous paraît digne d'intéresser sérieusement Paris.

Il serait superflu de le dissimuler, la mortalité est grande dans nos ambulances. Les opérations réussissent mal; les affections épidémiques s'y propagent. En conséquence, on a cherché le moyen de remédier à ce triste état de choses par quelque innovation pratique.

Entre tous les projets mis en avant, il en est un qui préoccupe sérieusement la médecine, et dont M. le docteur Rochard est l'initiateur.

Il s'agirait d'établir sur la Seine, en amont de Paris, un système de pontons baraqués sur lesquels on établirait des hôpitaux flottants.

Ce qu'il faut avant tout, pour une ambulance, c'est l'air circulant librement et largement. Les ambulances flottantes, sous ce rapport, donneraient une satisfaction complète aux lois de l'hygiène.

On a objecté que l'humidité pourrait créer un danger sérieux et provoquer des affections de poitrine.

L'expérience a répondu.

L'Hôtel-Dieu, qui est baigné par la rivière, est le plus salubre de tous nos hôpitaux. L'humidité paludéenne est seule à redouter, car elle tient en suspension des germes organiques. Au contraire, l'air que charrie un fleuve est le plus salubre de tous. A ce propos, le baron Larrey a cité une expérience curieuse faite par Faraday, le fameux physicien anglais.

Faraday, pour se renseigner sur l'impureté de

l'air que respiraient les auditeurs de ses cours, avait placé deux assiettes à chaque extrémité de l'amphithéâtre : l'une d'elle était vide, l'autre était pleine d'eau.

Le soir, quand Faraday vint examiner les assiettes, il ne trouva rien de remarquable dans l'assiette dépourvue d'eau, mais dans l'autre on pouvait apercevoir une véritable boue.

La vapeur d'eau s'élevant sans cesse de l'assiette pendant la journée avait créé autour d'elle une atmosphère humide qui avait imbibé les poussières de l'air et les avait alourdies. Saletés atmosphériques, germes de toute nature étaient tombés dans l'assiette.

Cette expérience élémentaire met clairement en évidence cette déduction importante : c'est que là où la vapeur d'eau existe en abondance, les poussières prennent du poids et tombent. Conséquence : au-dessus d'un cours d'eau sans cesse renouvelée, et dont la vapeur n'est pas elle-même souillée par une émanation morbide incessante, l'air est dépourvu de poussière et reste pur.

Nous croyons savoir que l'idée du docteur Rochard ne restera pas à l'idée d'embryon et que l'autorisation nécessaire vient de lui être accordée pour qu'il puisse faire une expérience sur une vaste échelle.

Qui sait si ce projet n'est pas le germe d'une réforme capitale, et si les hôpitaux flottants ne survivront pas au siège de Paris, ne fut-ce que pour donner une fois de plus raison au proverbe : A quelque chose malheur est bon.

— Le monde des arts avait déjà payé son funèbre contingent à la guerre actuelle.

Eugène Leroux, dans l'affaire de la Jonchère, a été grièvement blessé.

Des peintres, des sculpteurs de talent ont été frappés. Mais le deuil le plus cruel que l'art ait à déplorer jusqu'ici, est la mort d'Henri Regnault, l'auteur si jeune et déjà si célèbre de la *Salomé*.

Vous souvenez-vous des attroupements de curieux qui stationnaient devant ce tableau au dernier salon.

Les plus hostiles étaient forcés de convenir qu'un maître-peintre nous était né. C'est qu'en effet, Henri Regnault réunissait les qualités les plus diverses. Il avait la fougue et le savoir, l'élan et la mesure.

Ce n'était pas un de ces chercheurs d'originalité malsaine qui, comme on dit en style d'atelier, tirent des coups de pistolet pour amener les badauds. Son étrangeté restait toujours maîtresse d'elle-même. La séve courait dans sa peinture sans déborder.

Ne vous semble-t-il pas qu'il y a comme une cruauté nationale à laisser de telles gens exposer leur vie, qui certainement vaut dix fois celle des autres ?

Comme soldat c'était une unité, rien de plus. N'aurait-il pas été possible d'utiliser d'une façon plus intelligente son dévouement, en le sauvegardant contre son propre zèle.

Henri Regnault n'avait pas trente ans!

Tout Paris connaît son père, l'illustre chimiste, directeur de la manufacture de Sèvres.

L'été dernier, je le rencontrais souvent dans les wagons du chemin de fer de l'Ouest, regagnant Sèvres par le train du soir. C'était au mois de juin. Tout était rayons et gaieté; les Parisiens en villégiature se pressaient à toutes les stations, bien ignorants du sort qui les attendait le lendemain.

Plus tard, quand la guerre fut déclarée, je retrouvai encore M. Regnault père, et je me rappelle une conversation qu'il tint à côté de moi avec M. Renan.

Cette guerre qui commençait, il la maudissait d'avance avec une énergie qu'il serait permis aujourd'hui de prendre pour de la prescience. Je vois sa tête fine s'animant à mesure qu'il parlait, et ses longs cheveux à la Garnier-Pagès secoués par la conviction de son langage.

Ensuite, la conversation tomba sur son fils.

Avec quelle bonhomie sincère il était fier de ses succès! Comme il acceptait avec gratitude les éloges de chacun! Comme on sentait bien que c'était là désormais l'espérance et le but de sa vie! Pauvre père! il n'a pu rentrer à Paris, resté à Sè-

vres où le devoir le retenait. Il a ensuite été envoyé à Versailles par les Prussiens. De là, dit-on il a pu gagner l'étranger.

Songer que c'est par quelque article banal de journal qu'il apprendra la mort de son fils chéri! C'est horrible.

Quant à Henri Regnault, le peu qu'il a fait suffira, avec sa mort glorieuse, à le faire vivre dans tous les souvenirs. Il est tombé à l'assaut de Buzenval, marchant intrépidement vers ce Versailles où il espérait peut-être délivrer son père...

Et voyez combien le hasard se plaît aux rapprochements étranges.

A l'avant-dernier Salon, Henri Regnault exposait un portrait équestre du général Prim, un des auteurs de la guerre actuelle, un de ceux par qui il devait mourir.

Nous n'en sommes plus à compter nos pertes et nos douleurs, et pourtant lorsqu'on voit succomber au seuil de la vie un de ces élus du talent à qui l'avenir échappe à l'heure même où il semblait que l'avenir lui appartint, il passe dans ce public qui devrait être blasé sur les larmes, comme un frisson de regrets qui est certes le plus honorable témoignage qu'un pays puisse accorder à ceux dont il déplore la fin prématurée.

Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux, disait l'Ancien. Qui sait si plus que jamais aujourd'hui, ce dicton n'est pas une poignante vérité! Qui sait si demain ceux qui sont restés, n'envieront pas le sort de ceux qui sont partis hier!...

— Les jeunes ne sont pas seuls frappés. Une lettre de Dumas fils confirme définitivement la mort de son père, mort tour à tour annoncée et démentie à plusieurs reprises.

Notre ami et collaborateur, Charles Yriarte nous a parlé ici même du fécond écrivain qui se dépensa si longtemps sans compter.

Son fils l'a dit : Alexandre Dumas est mort sans s'en douter, comme il avait vécu. En effet, jamais il ne se douta, ce fantaisiste, des réalités de l'existence.

Le même Dumas fils disait de lui :

— C'est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit.

Ce mot qui n'était que charmant devait devenir cruel sur les derniers jours du poète.

La dernière fois que je me rencontrais avec lui, c'était chez le docteur Piorry. Nous dinâmes à la même table. *Quantum mutatus!* Affaissé, absorbé, l'œil éteint, il mangeait comme une machine à digérer, presque sans prononcer une parole. A deux ou trois reprises seulement, comme Lachaud qui était un des convives évoquait des souvenirs de jeunesse, Alexandre Dumas sembla secouer sa torpeur.

Ce réveil nous valut quelques lueurs, crépuscule de ce soleil couché. Puis ce fut tout. Il retomba dans son inertie. Déjà l'on pouvait dire : feu Dumas!

La mort, du moins, ne nous aura rien volé de son intelligence.

— Nous finissons.

Au point où en sont les choses, il est plus que probable, on peut dire même qu'il est certain que d'ici à la prochaine quinzaine où nous devons causer de nouveau avec nos lecteurs, des événements décisifs seront venus trancher les grands et redoutables problèmes de la défense nationale.

Puisse ces événements répondre aux vœux que forme le patriotisme de chacun de nous!

Dans tous les cas, nous en sommes sûr d'avance, et le passé nous en est un garant, ce vaillant Paris dont nous écrivons ici l'histoire au jour le jour aura rempli son devoir jusqu'au bout.

Quand plus tard nos fils liront les annales de ce siège de plusieurs mois, ceux qui survivront n'auront ni à rougir, ni à baisser les yeux, car ils auront pris pour devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra!*

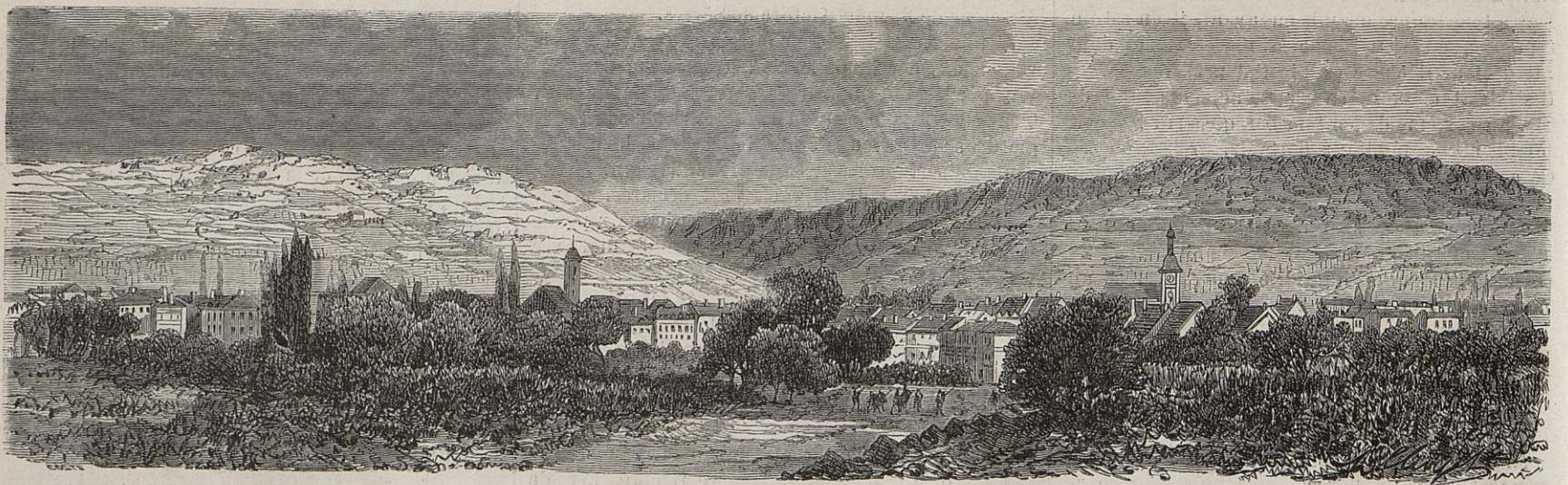
PIERRE VÉRON.



Vue générale de Trôo, près de Montoire (Loir-et-Cher). — (Dessin communiqué par M. Guettrot, notre abonné.)



Une des portes de Bapaume, près Arras (Pas-de-Calais). — (Dessin de M. Grandsire.)



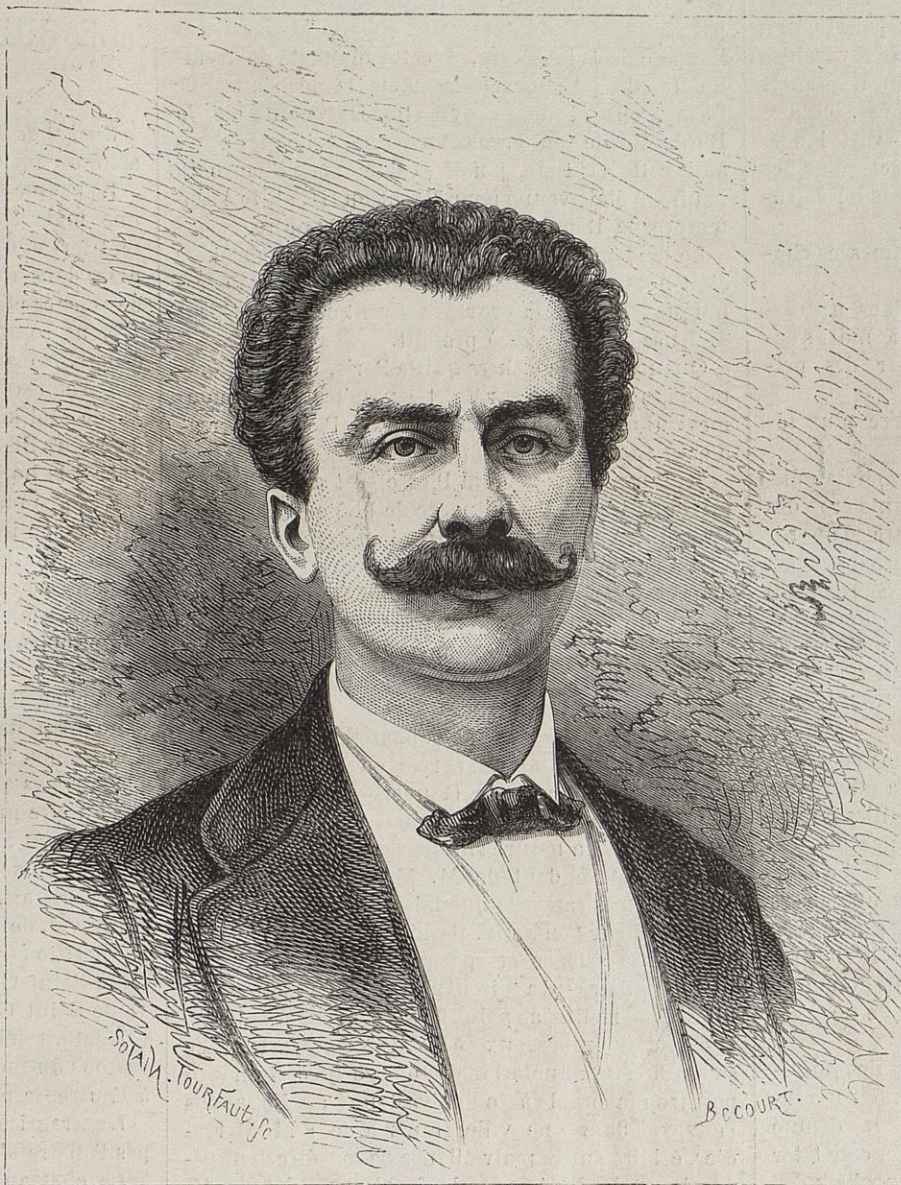
Vue générale de Nuits Côte-d'Or. — (Dessin de M. Clerget.)

M. STEENACKERS

Voilà un homme nouveau qui a vite fait sa place. Il date d'hier, aujourd'hui il dirige, non sans honneur, l'un des grands services administratifs de la République.

Francis Steenackers a quarante ans à peine. Né à Lisbonne d'une famille flamande, venu bientôt à Paris avec son père, il suivit les cours du lycée Louis-le-Grand. Doué d'une imagination vive, d'un goût prononcé pour les arts et d'un besoin impérieux de mouvement, le jeune Steenackers compléta par des voyages l'instruction trop uniforme que distribuent nos collèges. Il visita successivement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse. Musicien, peintre et sculpteur, il composa une messe en musique que le pape apprécia fort, dans son temps, et exposa au Salon plusieurs statues, dont l'une se trouve dans une galerie de Lisbonne et lui valut la décoration du Portugal.

M. Steenackers, après avoir visité presque toute l'Europe, se maria et s'établit au château d'Arc, en Barrois, dans la Haute-Marne. La bibliothèque du château était riche en livres anciens et M. Steenackers s'oublia quelques années dans des études variées; il publia deux volumes, dont un consacré à la belle Agnès Sorel, cette légendaire amie de Charles VII.



M. Steenackers, directeur général des télégraphes en province.

M. Alph. Feillet et M. Le Goff lui conseillèrent, de savants amis, de consacrer désormais ses loisirs aux travaux sévères de l'histoire et de la politique, et M. Steenackers écrivit alors *l'Invasion de 1814 dans la Haute-Marne*, récit dramatique et fidèle de souvenirs étudiés sur place.

En quelques jours M. Steenackers était devenu, au même titre que le digne baron Lespérut, le citoyen populaire de la Haute-Marne. Aussi ses concitoyens l'envoyèrent-ils au conseil général d'abord, au Corps législatif de 1869 ensuite.

Du coup la candidature officielle mourut dans la Haute-Marne, et nous, qui connaissons le bon sens des électeurs de Chaumont et de Langres, nous doutons qu'elle y ressuscite jamais.

Ce n'était pas une chose facile pour M. Steenackers que de choisir à la Chambre le parti dans les rangs duquel il militerait.

Le député de la Haute-Marne eut le bon sens de comprendre qu'avant de pousser les charges à fond et d'engager les grandes batailles il devait pratiquer l'école du tirailleur. Il avait longuement observé, longtemps étudié les habitudes du parlement anglais; il essaya de les transporter au Palais-Bourbon en tenant compte des différences qui existent entre le tempérament de l'Angleterre et le nôtre. Au début des séances, il se levait de sa place, simplement, froidement, comme un membre de la Chambre des



Affaires du 19 janvier. Les 90^e et 160^e bataillons de gardes nationales de marche s'emparent des hauteurs de Buzenval. (Croquis de M. Harant.)

Communes; il mettait un ministre sur la sellette, il posait dans une langue claire, incisive, alerte, une question précise, et, suivant les réponses favorables ou dilatoires du gouvernement, ou bien il prenait acte des déclarations qu'il avait provoquées, ou bien il enfonçait plus avant le trait qu'il avait lancé.

C'est ainsi qu'il demanda, par respect pour les règles éternelles du droit, l'abolition de la loi de sûreté générale.

C'est ainsi qu'il cribla de ses épigrammes les chanoines évêques de Saint-Denis.

C'est de cette façon qu'il proposa, dans un discours qui restera, que les exécutions à mort s'accomplissent désormais dans l'intérieur des prisons.

Mais M. Steenackers rêvait une guerre plus sérieuse.

Il avait décidé d'éplucher, dans la prochaine discussion du budget, le chapitre du ministère des travaux publics; il se mit en mesure d'approfondir les matières qui relevaient de ce département.

Dans ses études économiques, M. Steenackers rencontra pour la première fois son chef de cabinet actuel, M. Leveillé, agrégé à la faculté de droit de Paris, aujourd'hui maître des requêtes au Conseil d'État. Un exemple de ce que peut l'intelligence doublée de la volonté.

M. Leveillé a souvent reproché à nos écoles de droit de propager trop exclusivement la science du mur mitoyen et les théories parfois vieilles de nos codes, tandis qu'elles passent sous silence les lois du travail et le régime des industries françaises. Notre siècle, disait-il récemment dans une de ses conférences populaires, est vraiment le siècle de la démocratie laborieuse; le travail, qui fait la richesse des nations et la grandeur des États, doit donc être pour les juristes l'objet principal de nos méditations et de nos leçons.

M. Steenackers avait lu quelques-unes des publications économiques de M. Leveillé, quand il le rencontra dans un voyage d'étude que le député de Langres faisait sur la Seine pour constater l'état de navigabilité du fleuve. M. Steenackers devait, à la discussion du budget, soulever, pièce en main, un débat qui eût été instructif pour la Chambre, sinon agréable pour l'administration des travaux publics.

Mais les événements se précipitaient; la politique déchainait les orages et les questions d'affaires étaient encore une fois reléguées dans l'ombre.

Dans les angoisses de la patrie, la gauche prit une résolution décisive à laquelle M. Steenackers s'associa l'un des premiers. Elle soutint que le mandat

conféré à l'Empereur par les plébiscites était brisé par l'incapacité du souverain; elle osa proposer, par l'organe de Jules Favre, à cette majorité de trembleurs, de prononcer elle-même la déchéance de l'Empereur et de sa dynastie. Le député de la Haute-Marne, en prenant avec ses collègues et ses amis cette attitude, jouait sa tête; mais l'heure du naufrage était venue pour Napoléon III, et, le 4 septembre, la République remplaçait l'Empire.

Le lendemain de la révolution, M. Steenackers était nommé directeur général des lignes télégraphiques. Paris et la province savent ce que sa prodigieuse activité a déjà produit.

Quand M. Steenackers quitta Paris, il confia l'administration supérieure du télégraphe à trois hommes qui avaient sa confiance, MM. Pierret, Mercadier et Leveillé.

M. l'inspecteur général Pierret est aujourd'hui la personnalité la plus éminente de l'hôtel de la rue de Grenelle. Ancien élève de l'École polytechnique, il a véritablement construit le réseau que nous possédons et organisé le service qui fonctionne.

A partir de 1860, il prépara la grande réforme de l'unification et de l'abaissement des taxes, et c'est encore M. Pierret qui constitua le réseau électro-sémaphorique du littoral, l'organisation du réseau cantonal, et l'introduction de l'appareil Hughes.

M. Mercadier, qu'un arrêté de M. Gambetta a nommé commissaire du Gouvernement auprès des lignes télégraphiques, est aussi un ancien polytechnicien. La nature studieuse, distinguée, le caractère indépendant de M. Mercadier justifient les excellents rapports que faisaient sur son compte les inspecteurs généraux. Sa modestie, son dévouement à la science et spécialement à l'enseignement populaire lui acquirent promptement les sympathies universelles, au point d'avoir un instant alarmé le caractère ombrageux de M. de Vougy qui mit de sa main cette annotation en marge de certain rapport trop favorable à son subordonné : « Ne jamais l'envoyer dans une ville importante. » M. Mercadier, éclairé sur la malveillance de son directeur général, après huit ans de fonctions, découragé, donna sa démission. Mais sa valeur était connue à Paris, et MM. Gambetta et Steenackers ont sérieusement réparé envers un homme de grand mérite, l'injustice de M. de Vougy, qu'on a assez regretté lui-même quand il disparut à la chute de l'empire.

E. DUVAL.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Combat de Buzenval. — La journée du 19 janvier a été un insuccès et non une défaite.

Le peuple de Paris en a accueilli la nouvelle avec une mâle fermeté parce que, somme toute, il se sent fort et qu'il comprend qu'il n'y a pas à désespérer dans une ville qui est un monde de ressources, de science et de courage.

Nous sommes résolus à tout souffrir, même les échecs. Nous avons une force morale contre laquelle sont venues se briser les conceptions militaires de M. de Moltke et les appréciations psychologiques de M. de Bismark et qui jamais ne nous fera résigner à la honte de Sedan.

La force morale de Paris fait, plus que ses murailles, son invincibilité. Au combat de Buzenval, la garde nationale en a donné des preuves irrécusables, écrites avec son sang sur l'autel de la patrie. Il s'agit seulement de trouver un chef capable de comprendre cette force morale et de l'utiliser à propos.

Ce chef, il se trouvera.

Le plan de l'attaque de Buzenval était, dit-on, bien conçu. Il y a eu des fautes d'exécution. Nous n'avons pas à apprécier ici si ces fautes n'auraient pas dû être prévues, évitées. Notre rôle se borne simplement à celui de narrateur impartial. Tâchons de nous en acquitter de notre mieux.

Il s'agissait, le 19, de s'emparer des contreforts de Buzenval, de la Jonchère et de Garches, d'enlever les positions culminantes de la Bergerie et de la Celle-Saint-Cloud, de prendre en main la route qui va de Saint-Cloud à Versailles.

Il fallait débloquer de Rueil à Saint-Cloud, en dessous du mont Valérien et d'un bras de la Seine à l'autre, la presqu'île de Gennevilliers.

L'entreprise n'était pas facile et l'exécution n'était pas l'affaire d'un jour.

Le château de Buzenval, qu'habitait le prince Murat, et qu'occupent aujourd'hui les Prussiens, s'élève au dessus du plateau découvert de Rueil. Il est entouré d'un parc qui forme rectangle et dont les soldats du roi Guillaume ont crénelé les murs tout en les consolidant par un fort revêtement en terre à l'intérieur. Du côté de Rueil se trouve, dans ce parc, la maison du garde chasse Mévat, maisonnette à pignon élevé qui porte le nom de celui pour qui elle a été primitivement construite.

En avant du château se trouve la route dite de



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

De tous ceux qui se sont évertués à peindre Paris vers la fin du dix-huitième siècle, Rétif est, avec Mercier, celui qui y a le mieux réussi.

J'ai étudié assez longuement son œuvre, il y a quelques années; j'ai essayé de détruire en partie ce préjugé qui consiste pour beaucoup de personnes, à regarder l'auteur des *Contemporaines* comme un écrivain exclusivement immoral.

Rétif de la Bretonne a pu avoir ses heures d'égarément comme Pétrone, comme Mathurin Régnier, comme Jean-Jacques; mais, en revanche il a eu de longues heures de mélancolie et de douleur expia-

toires. S'il en eut été autrement, jamais cette cendre n'eût été remuée par moi.

Aujourd'hui j'ajouterais qu'il est impossible de bien connaître le dix-huitième siècle sans recourir au *Paysan pervers* et aux *Contemporaines*, qui, comme je l'ai dit, sont ornés d'une grande quantité d'estampes exécutées sous l'inspiration immédiate de Rétif. Il a toujours attaché une importance extrême à l'illustration de ses ouvrages; c'est ce qui les rend si précieux pour les amateurs.

Quant aux mœurs populaires, elles n'ont jamais été décrites plus fidèlement et plus exactement que par lui. A ce point de vue, il peut être considéré comme le père du réalisme. — On a vu comment il peignait sur le vif. — Un de ses grands plaisirs, lorsqu'il avait terminé sa journée à l'imprimerie, c'était de se déguiser en commissionnaire et de remettre, sous ce costume, aux plus jolies boutiquières, des poulets amoureux qu'il signait du nom de « *mousquetaire Leblanc*. » De cette façon, il pénétrait dans les intérieurs, étudiait les physionomies, et, selon l'impression produite par son style, il revenait le lendemain en habit de mousquetaire chercher la réponse à sa lettre qu'il avait portée lui-même en habit de ramoneur.

Puis, lettres et réponses étaient publiées par lui, sans vergogne, dans ses romans.

Aussi les héros de Rétif n'avaient-ils pas de peine à s'y reconnaître. « Combien de fois, dit-il, au milieu des rues où je méditais silencieusement, parmi les embarras des chars rapides, des pesantes voitures de bois, de boues, de pierres, environné de

troupeaux de moutons et de bœufs; entraîné par la foule qui sortait des églises, des spectacles, ou qui poursuivait un voleur, combien de fois ne me suis-je pas vu retenu par le bras : — Vous avez bien peint M. un tel avec M^{me} une telle, c'est leur aventure mot pour mot. »

Dans les *Nuits*, un chapitre en forme de rêve, intitulé : *l'An 1888*, contient ce passage qui voudrait être prophétique : « Je me suis trouvé en 1888, au mois d'Auguste, sur le pont Henri (le Pont-Neuf). Louis XVIII régnait; tous les ponts et tous les quais étaient libres; la rue de la Pelleterie et celle de la Huchette étaient des quais; l'Hôtel-Dieu n'était plus; la Cité était un beau quartier tiré au cordeau comme Nancy; un architecte avait transporté ailleurs les deux ridicules pavillons du collège Mazarin (l'Institut); l'autre galerie du Louvre était achevée; une cour immense se trouvait au milieu, dans laquelle se trouvaient isolés les trois théâtres royaux. »

Rétif devait fatalement rencontrer tôt ou tard Mercier, cet autre observateur qui, comme lui, « pensait dans la rue et écrivait sur la borne. »

Sans connaître Rétif de la Bretonne autrement que par ses productions, Mercier, emporté par son caractère généreux, consacra tout un chapitre du *Tableau de Paris au Paysan pervers*.

Entre autres choses excellentes, il disait ceci : « Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie et d'expression, et dont si peu d'entre eux seraient capables d'avoir conçu le plan et formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, et nous engage à signaler l'injustice ou l'insensibilité de la

l'Empereur et qui va de Saint-Cloud à la Malmaison.

La Jonchère, qui se dresse au-dessus de la route de Cherbourg et que défend au nord le fossé de la Seine qui la sépare de l'île de la Chaussée, est dans une position escarpée sur un plateau dénudé.

Buzenval et la Jonchère sont reliés par une vallée dans laquelle se trouve la porte de Longboyau.

Garches, bâti sur le mamelon qui forme le dernier anneau de la chaîne de hauteurs qui barrent l'entrée de la presqu'île, se trouve en arrière de Saint-Cloud et constitue le troisième point stratégique qui donne l'accès du plateau de la Bergerie et de la position culminante de la Celle-Saint-Cloud, d'où l'on embrasse du regard tout l'espace qui s'étend de Paris à Saint-Germain et de Saint-Germain à Versailles.

La terre de la Celle fut achetée, en 1683, par Louis XIV qui voulait agrandir Versailles. Elle passa plus tard, en 1748, entre les jolies mains de M^{me} de Pompadour et c'est sous ses ombrages que Collé composa la *Partie de chasse de Henri IV*.

Les temps sont bien changés.

Aujourd'hui la Celle-Saint-Cloud est une redoute prussienne, défendue en avant par la profonde vallée et l'étang de Saint-Cucufa, lieux témoins du martyre d'un saint de ce nom, sous le règne de Dioclétien, c'est-à-dire, en l'an 304. C'est du moins la légende qui donne cette étymologie.

Maîtres du quadrilatère formé par la Jonchère, Buzenval, la Celle-Saint-Cloud et Garches, nous tenions toutes les routes qui convergent de Saint-Germain et de Paris à Versailles. Nous coupions aux Prussiens leurs lignes de communication de Saint-Germain et de Sèvres, nous rompions une des fortes rivures de la chaîne d'investissement.

Tel était le but que s'était proposé le général Trochu.

Cent mille hommes, pourvus d'une nombreuse artillerie, c'est la dépêche officielle qui le dit, avaient mis sac au dos et étaient sortis de Paris pour exécuter cette opération.

L'armée était partagée en trois colonnes composées de troupes de ligne, de mobiles et de garde nationale mobilisée.

La colonne de gauche, commandée par le général Vinoy, devait enlever la redoute de Montretout et Garches.

Celle du centre, sous les ordres du général Bellemare, avait pour objectif la Bergerie.

Le général Ducrot, à la tête de l'aile droite, avait mission d'occuper Buzenval, d'attaquer Longboyau.

L'engagement débuta par la gauche sur Montre-

tout. Il était six heures et demie du matin; il ne faisait pas encore jour. Des compagnies des 6^e, 7^e, 84^e, 97^e bataillons de la garde nationale, le 133^e de ligne, des francs-tireurs et des mobiles, grimpent à travers les vignes, se traînant à terre, se dissimulant derrière le moindre repli du terrain, enfonçant dans la boue jusqu'aux genoux, mais montant toujours, malgré la grêle d'obus qu'envoyaient les Prussiens. On se rend maître de la position; on pénètre dans le bois de Saint-Cloud et on arrive jusqu'à la rue de la Station.

La droite, avec le 16^e régiment de Paris, colonel de Brancion, formant tête de colonne, marche droit sur Buzenval. Il y avait là le 69^e, le 71^e, le 72^e et le 78^e bataillons de garde nationale, ayant à leur droite le 109^e de ligne, les zouaves et les mobiles du Loiret. On attaque le château et le parc. Nos tirailleurs, après avoir traversé la route dite de l'Empereur, débusquent du premier mur l'ennemi qui se replie, comme toujours, des premiers postes sur les positions principales et rentre sous bois. Les Prussiens se massent derrière le second mur, aux alentours de la maisonnette Mévat et dirigent sur les nôtres de terribles feux plongeants.

Nos gardes nationaux, qui reçoivent là le baptême du feu, ne bronchent pas sous cette pluie de balles Dreyse. Ils tiennent bon, ripostant de leur mieux, mais atteignant rarement l'ennemi abrité derrière un rempart de pierres crénelé et soutenu par une banquette en terre, contre lequel les obus eux-mêmes viennent éclater impuissants. Nos batteries de canons et de mitrailleuses ne parviennent pas à l'entamer. Établies sur la route dite de l'Empereur, sur les Moulins des Gibets, à l'extrémité de la rampe même du Mont-Valérien, elles sont contre-battues par les batteries prussiennes de Louveciennes, de Buzenval, de Chatou et de Carrières-Saint-Denis.

Deux locomotives blindées courent sur le chemin de fer de Saint-Germain et envoient leurs terribles bordées contre les points de tir des Prussiens.

La fusillade ne cessait pas. On se battait avec acharnement autour de la maisonnette du garde-chasse Mévat. La lutte était circonscrite sur une longueur de cent mètres, pris, lâchés, repris encore.

A quatre heures, les Prussiens redoublent leurs feux. Nous fléchissons de quelques pas, mais sans abandonner les murs du parc, la porte de Longboyau, point principal de notre attaque.

Le jour baissait. A ce moment, une colonne prussienne, se glissant à travers les jardins de Cucufa, arrive sur le parc de la Malmaison, où se trouvent en réserve les volontaires de Montrouge,

qu'ils fusillent à bout portant, mais qui tiennent bon, malgré la vigueur de la surprise.

Pendant ce temps, le général de Bellemare, avec le centre, tenait la crête de la Bergerie, et se maintenait avec ses réserves sur les positions conquises.

Malheureusement, l'aile droite de notre armée, pour arriver sur le champ de bataille, avait eu à parcourir 12 kilomètres, au milieu de la nuit, dans des chemins détremés. Elle eut à vaincre plusieurs obstacles qu'on n'avait pu prévoir. Une colonne d'artillerie égarée lui coupa la route un moment; à un autre endroit, la voie ferrée qu'elle suivait se trouva obstruée; enfin, à la hauteur de Nanterre, sa marche avait été inquiétée par les batteries prussiennes de Carrière-Saint-Denis.

Tous ces *impedimenta* lui avaient causé un retard de deux heures. Elle ne parvint à son point de réunion qu'après l'attaque commencée à gauche et au centre.

La surprise était manquée.

Quand il aurait fallu agir par masses dans une attaque vigoureuse et d'ensemble, nous en avons été réduits à attaquer par groupes isolés: la première colonne entre six et sept heures, le centre à huit heures et demie, la droite après onze heures.

Avec de l'ensemble, on pouvait réussir l'entreprise et camper le soir du premier jour au carrefour de la Jonchère, ainsi qu'il avait été résolu, quitte à reprendre le lendemain la lutte, dont le succès devait nous donner les routes de Versailles.

La nuit venue, on campait sur les positions chèrement acquises.

L'action s'était étendue depuis Montretout jusqu'à la Celle-Saint-Cloud, se développant tout le long des bois de la Jonchère, à la Bergerie, à Buzenval et à Garches.

Des cent mille hommes mis sur pied dans cette journée, vingt mille à peine ont été engagés. Les réserves tenaient Ruell que les batteries prussiennes avaient pris pour objectif et où les obus tombaient drus et serrés. Les voitures d'ambulance ont eu quelque peu à souffrir de ces projectiles. Le drapeau de la Convention de Genève ne suffisait pas aux yeux des Prussiens pour les mettre à l'abri.

La réserve de la garde mobile, composée des 6^e, 7^e et 8^e bataillons de Paris, s'échelonnait sur les flancs du Mont-Valérien, prête à venir à la rescousse à la première sonnerie de combat.

On raconte qu'à un moment donné une batterie prussienne a poussé la témérité jusqu'à se porter sur la pente de notre forteresse-maitresse, pour de là canonner par derrière nos troupes engagées. Ce coup d'audace n'a pas réussi à nos ennemis, car

plupart des gens de lettres qui n'admirent que de petites beautés froides et conventionnelles, et qui ne savent plus reconnaître ou avouer les traits les plus frappants et les plus vigoureux d'une imagination forte et pittoresque. Est-ce que le règne de l'imagination serait totalement éteint parmi nous, et qu'on ne saurait plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales et attachantes qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prévost, et de son heureux rival, M. Rétif de la Bretonne ? »

Le pauvre Rétif, qui n'était pas accoutumé à pareille aubaine, lui écrivit une lettre toute surprise, et qui dut bien faire sourire Mercier.

« Pourquoi êtes-vous juste ? » lui demandait Rétif dans cette lettre.

— Parce que j'ai une conscience, répondit Mercier; parce que je vous ai lu et que je sais lire..... Mes confrères ne savent pas tous lire: ils lisent en auteurs; moi, je lis en qualité d'être sensible et qui demande à être remué. Vous m'avez donné des idées que je n'aurais pas eues sans vous; voilà le fondement de mon estime, et de là à l'aveu public il n'y a qu'un pas.

Cette sympathie entre les deux écrivains excita la raillerie de Rivarol, qui les exposa de la manière suivante dans son *Petit Almanach des grands hommes*: MERCIER (voir Rétif de la Bretonne).

RÉTIF DE LA BRETONNE (voir Mercier).

La République devint fatale à Rétif; il y perdit sa réputation et son argent. Il n'y perdit pas le courage.

Il avait acquis une petite imprimerie, qu'il faisait

marcher avec un ou deux ouvriers seulement. Les dictionnaires biographiques répètent tous à l'envie qu'il composait lui-même ses ouvrages à la casse, sans manuscrit. Outre qu'il n'y a pas lieu à s'étonner outre mesure, Rétif n'était pas aussi coutumier du fait qu'on a bien voulu le dire. Lorsque cela lui arrivait, comme dans quelques notes du *Drame de la vie*, il avait d'ailleurs le soin de mettre à la suite: *Imprimé sans copie*.

A cette époque, il avait coutume d'aller tous les soirs au café Manouri, sur la place de l'École. Il y faisait régulièrement sa partie d'échecs.

J'ai connu autrefois plusieurs personnes qui se souvenaient de l'y avoir vu; il portait en toute saison un manteau court, c'est-à-dire qui lui arrivait à peine aux genoux, et un grand chapeau rabattu; sa taille était d'environ cinq pieds deux pouces; il avait le front large et découvert, le nez aquilin, la bouche petite, les yeux éclatants et vifs sous des sourcils très-noirs qui, dans sa vieillesse, descendant sur ses paupières, rappelaient à la fois l'aigle et le hibou.

« Je l'ai vu, dans les jours d'été, — raconte Dorat-Cubières, — travailler à son imprimerie avec l'habit d'ouvrier, et par conséquent la poitrine découverte, velue comme celle d'un ours. Il n'y avait pas un homme plus robuste que lui. Une dame fort honnête, le voyant pour la première fois, s'écria: — Oh! la belle tête! et lui demanda la permission de l'embrasser. Rétif ne se le fit pas demander une seconde fois. »

Avec le caractère qu'on lui connaît, on comprend

que Rétif ait salué avec joie l'avènement des principes révolutionnaires. A la fin de son *Palais-Royal*, où il se met en scène sous le nom bizarre de M. Aquilin des Escopettes, il s'exprimait de la façon suivante, en 1790: « La Révolution est opérée, citoyens! Tous les abus vont disparaître et l'égalité va ramener les bonnes mœurs. Hé! ne dites pas que le riche fait vivre le pauvre: il le corrompt plus sûrement qu'il ne le fait vivre..... Cependant nous observerons les mœurs, nous les guetterons pour ainsi dire, et nous crierons sus au vice, comme vos sentinelles nationales crient sus aux ennemis du peuple! »

La *Semaine nocturne*, publiée à la même date, porte pour épigraphe: « Je ne m'apitoie pas sur un roi! Que les rois plaignent les rois; je n'ai rien de commun avec ces gens-là, ce n'est pas mon prochain. » Ce volume est très-rare; il a peu circulé, à cause des frayeurs du libraire, qui finit même par le retirer de la vente. Je ne l'ai eu qu'une fois entre les mains.

Là s'arrêtèrent à peu près les seules manifestations de Rétif en politique.

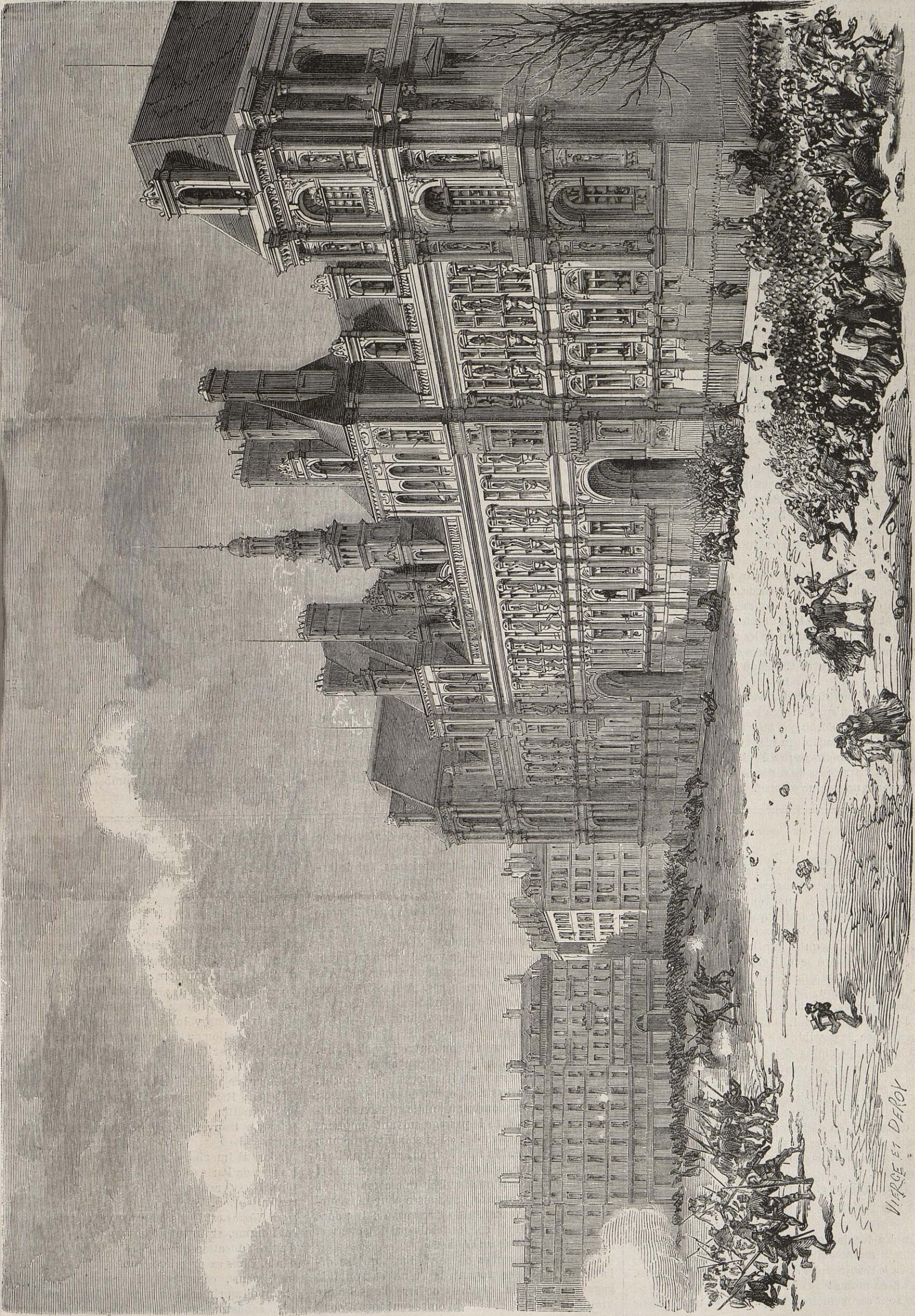
Le décret de la Convention du 14 nivôse an III, qui accordait des secours à plusieurs gens de lettres, comprit Rétif pour deux mille francs dans cette répartition.

Il en avait bien réellement besoin, car quelque temps ensuite il sollicitait du secours auprès de Beaumarchais, et voici ce que Beaumarchais lui répondit:



Affaire du 19 janvier. — La réserve des 6^e, 7^e et 8^e bataillons de mobiles de Paris et les mobiles du Finistère venant s'abriter dans un pli de terrain entre Buzerval et le Mont-Valérien. (Croquis d'après nature de M. Sahib, mobile de Paris.)

Alaire du 19 janvier. — La réserve des 6^e, 7^e et 8^e bataillons de mobiles de Paris et les mobiles du Finistère venant s'abriter dans un pli de terrain entre Buzenval et le Mont-Valérien. (Croquis d'après nature de M. Sahib, mobile de Paris.)



VIERGE ET DERROY

ÉCHAUFFOURÉE DU 22 JANVIER. — Les mobiles et les gardes nationaux protégeant l'Hôtel-de-Ville contre ses assaillants. — (Croquis de M. Vierge et dessin de M. Deroy.)

quelques moments après son installation, il ne restait ni hommes, ni chevaux, ni affûts. Tout avait été foudroyé par les batteries du fort.

La journée de Buzenval est pleine d'épisodes glorieux pour notre jeune armée de Paris. Le *Monde illustré* en reproduit quelques-uns, entre autres la prise du parc Pozzo di Borgho par les tirailleurs des Ternes.

Tous les Parisiens connaissent cette dangereuse série de tunnels et d'escaliers qui mettent en communication la route impériale avec la place d'Armes et l'avenue du Château de Saint-Cloud, rachetant une différence de niveau qui n'est pas moins de cent mètres. La position est dangereuse, difficile à occuper et à surveiller.

Nos troupes avaient ordre d'occuper toutes les propriétés et jardins qui s'échelonnent là dans la direction de Garches et surtout la maison Zimmermann et le château du duc Pozzo di Borgho situé en face sur la route nationale de Saint-Cloud à Versailles et à l'entrée du parc de Montretout.

Maîtres de ces positions, nous devons surveiller la voie du chemin de fer qui mène au bas Saint-Cloud.

Le plan d'attaque de la redoute de Montretout commandait l'occupation du parc Pozzo et celle de la propriété de M^{me} Zimmermann, femme de l'ancien professeur de composition au Conservatoire, belle-mère de Gounod, l'auteur de *Faust*, de Dubuffe, le peintre de portraits, et de M. Pigny, l'architecte du ministère.

Le 6^e régiment de la garde nationale, composé des 114^e, 13^e, 113^e et 12^e bataillons, est parti vers trois heures du matin de Suresnes, précédé par un bataillon de mobiles d'Ille-et-Vilaine et par les franc-tireurs des Ternes.

La marche est protégée par les feux du Mont-Valérien.

A sept heures, on arrive au château Pozzo di Borgho, d'où le 58^e régiment de Silésie qui l'occupait est délogé au pas de course. On s'empare du jardin et des bâtiments, et on fortifie les uns et les autres pendant qu'on masse les réserves sur la pelouse du château. On se déploie en tirailleurs, tout en avançant sur Saint-Cloud au milieu d'une grêle d'obus.

Les Prussiens tirent de toutes les maisons crénelées, ce qui n'empêche pas les tirailleurs du 113^e de s'emparer, maison par maison, de la rue tout entière. La fusillade dura jusqu'à midi. Nous n'en arrivâmes pas moins jusqu'à l'église, ayant soin d'établir des barricades de distance en distance, afin de prévenir un retour offensif.

Vers deux heures, le feu des Prussiens reprenait plus vif, mais l'ennemi était tenu en respect, et ne pouvait dépasser l'église aux abords de laquelle nous avions établi une barricade et dont nous avions crénelé les maisons voisines.

A partir de cinq heures, et durant toute la nuit, le Mont-Valérien ne cessa de bombarder Saint-Cloud. On se fusilla de part et d'autre, du soir au matin, et grand fut l'étonnement de nos troupes quand le lendemain elles reçurent l'ordre d'évacuer les positions conquises.

Là, comme à Buzenval, comme à la Bergerie, on se demandait à quoi avaient servi tant d'efforts, puisqu'il fallait s'en retourner comme on était venu, laissant aux Prussiens un champ de bataille que nous nous étions contentés d'occuper quelques heures.

On a dit que l'ennemi, que nous avions cru surprendre le matin, et qui n'avait été distrait de notre attaque par aucune diversion utile, réglementaire, si je puis dire, faisait converger sur nos troupes des masses d'artillerie énormes, avec ses réserves d'infanterie.

Mais, somme toute, la journée avait été bonne, nous avions au moins 75,000 hommes qui n'avaient pas encore été engagés et qui ne demandaient qu'à l'être. La victoire pouvait être au bout et couronner nos efforts et nos sacrifices du lendemain.

On s'arrêta sur un premier succès, et le général Ducrot jugeant, dit-il, qu'il lui serait impossible de soutenir l'assaut des forces prussiennes, donna l'ordre de la retraite, et nos troupes désappointées, mais fort tranquillement, rentrèrent dans leurs cantonnements de la veille.

A Versailles, l'état-major prussien en avait été quitte pour la peur.

Le combat de Buzenval n'a pas été assurément une victoire.

Ce n'est pas un échec non plus.

C'est un insuccès.

Nous nous plaisons à croire que Paris ne s'endormira pas là-dessus. Ce serait un oreiller trop énevant.

Nos victoires de province — batailles de Nuits, de Bapaume, de Trois et de Montoire. — Pour nous consoler des victoires avortées, de notre état-major parisien, nous devons nous reporter un peu en arrière et étudier les opérations de nos généraux de province, dont l'ardeur, quelquefois heureuse, entretient notre foi en la délivrance finale.

Nous donnions la semaine dernière le portrait de ce jeune capitaine de 31 ans, auquel Gambetta n'a pas craint de confier un corps d'armée et dont les premiers succès ont étonné les gazettes de Berlin et de l'Allemagne entière. Les journaux ennemis ont cette fois la franchise de reconnaître les talents militaires du général Cremer, qu'ils appellent « un chef jeune et intelligent. »

Dans le commencement de décembre, le général Cremer opérait en Bourgogne.

Il a gagné une importante bataille à Nuits, célèbre par son coteaux de généreux vignoble où

Coquitur vendemia saxis.

La petite ville, dont notre dessin reproduit l'heureuse situation, est placée au pied d'une montagne de 300 pieds de hauteur qui la domine et la défend. Cette défense naturelle est complétée et par le viaduc du chemin de fer de Paris à Lyon qui court du nord au sud et par la vallée très-encaissée du Meuzin.

Nuits a environ 4,000 habitants et se trouve à cinq bonnes lieues de Dijon, près de la grande route de Châlons sur Saône.

Le 18 décembre, le corps du général Cremer occupait très-fortement les positions stratégiques de Nuits, lorsque le général prussien de Werder qui avait résolu d'occuper la place, l'attaqua dès le matin et se présenta avec le prince Guillaume de Bade, sur les routes venant de Saulon-la-Rue, Épernay et Boncourt.

La lutte devint bientôt une bataille en règle. Les Badois cherchaient à emporter la double et haute chaussée du chemin de fer et les deux contreforts qui commandent la ville, mais plus les bataillons s'avançaient, plus ils se trouvaient à découvert sous les coups de l'artillerie française qui les criblait de projectiles.

Nos batteries placées sur le monticule méridional tiraient avec une vigueur et une précision dont l'ennemi lui-même était étonné.

Les officiers, les soldats et les chevaux prussiens jonchaient le champ de bataille. Vers deux heures le prince Guillaume de Bade recevait une balle qui entrait sous l'oreille gauche pour sortir à travers la joue, au-dessous de l'œil. L'affaire fut des plus chaudes le long du talus de la voie ferrée et contre les bâtiments de la gare. D'après les rapports allemands la bataille de Nuits a été « le combat le plus sanglant qui ait encore été livré. »

Le général Cremer, avec 10,000 hommes avait eu à faire à deux divisions badoises composées de deux brigades appuyées par une nombreuse artillerie et comptant 25,000 Allemands.

« 7 frimaire an V.

« En effet, mon pauvre Nicolas, vous aviez oublié de m'indiquer votre demeure, et je ne savais où vous prendre. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que le diplôme honorable qui m'a rendu à mon pays après trois ans de proscription, en attendant les idées de justice qu'adopte le gouvernement actuel, n'a pas réparé le pillage, la dilapidation entière d'une fortune considérable. Depuis cinq mois que je suis revenu, je n'ai, sur tous mes capitaux et mes arrérages, touché que trois louis et demi.

« J'ai perdu, mon ami, le plus touchant plaisir de mon aisance, la possibilité d'obliger, du moins jusqu'à des temps moins désastreux. Je souffre, j'attends et j'espère; c'est toujours un bienfait d'espérer! Mais, auprès d'un luxe effréné, voir une misère effroyable! Ceux qui étaient derrière les flacres insulter, du fond des voitures, tous ceux qu'ils en ont fait descendre, en déshonorant les grands mots de liberté, d'égalité, les lois, la morale publique! Il faut être bien philosophe pour voir tout cela de sang-froid.

« Je vous aime, et ne puis vous aider.

« BEAUMARCHAIS. »

Un des derniers ouvrages de Rétif de la Bretonne, et le non moins extraordinaire est son *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, en dix-neuf volumes, Pas un de moins!

Ce sont ses mémoires, racontés avec une verveur

de langage qui dépasse souvent les *Confessions* de Rousseau.

Cette publication, qui dura trois ans, fut interrompue plusieurs fois par le manque de ressources. A divers intervalles, Rétif s'arrêta au milieu de son livre, coupant court au récit commencé, pour exhaler l'amertume dont son âme est remplie, et pour retracer sa misère profonde.

« Lecteurs, — dit-il, — je vous livre mon moral pour subsister quelques jours de plus, comme l'Anglais condamné vend son corps. A quoi tient ma vie? *Je manque de chemises*. Tout mon travail, quoique redoublé, ne suffit plus, depuis sept ans, à payer mes dettes. »

Néanmoins, il poursuit son œuvre jusqu'à la fin. Une fois l'heure donnée au découragement, l'énergie reprend le dessus et il retourne à sa tâche. *Monsieur Nicolas* lui sert, en outre, de petites affiches; il y rédige ses annonces au public, ses avis et demandes, comme dans le passage suivant, empreint d'une bonhomie navrante: « J'ai soixante-trois ans; je vis seul, isolé. Ma fille Marion, chez laquelle je mange, est veuve, a l'embaras de trois enfants et point de fortune. Il me faudrait une compagne de quarante à soixante ans, assez aisée pour me nourrir. J'ai encore d'excellents ouvrages à faire, dont les plans sont tracés; je les ferais paisiblement et produirais au delà de ma dépense. »

Les luttes incessantes de ce vieillard, qui se débat dans le silence, voyant la ruine et l'oubli le gagner peu à peu, rendent ce livre d'une lecture vraiment pénible, et font qu'on se sent tout à coup

attristé, au milieu d'une folle amourette, par quelque confidence du genre de celle que nous venons de citer.

Il ne faut donc pas être trop surpris si, au terme de cette vie exubérante et remplie comme pas une, il est quelquefois arrivé à Rétif de la Bretonne de chanceler dans sa raison et de sentir monter à son visage de grandes bouffées d'orgueil. Une patrouille de nuit l'arrêtait-elle dans ses promenades et lui demandait-elle son nom :

— Je suis le *Paysan perversi* et le *Contemporaniste!* répondait-il en relevant fièrement la tête.

Le treizième volume de *Monsieur Nicolas* porte cette inscription au bas de son frontispice: « Se vend à Paris et chez tous les libraires de l'Europe, cet ouvrage étant destiné à toute la terre. »

Malgré cela, *Monsieur Nicolas* eut peu de succès, très-peu; Rétif essaya vainement d'en faire une édition nationale à dix louis l'exemplaire; il ne put réussir à trouver un nombre suffisant de souscripteurs.

Alors il imagina d'imprimer et de placarder dans les rues de Paris une affiche dont on s'émut un peu plus. Il est vrai que le style en était fait pour attirer l'attention. Voici le début: « L'auteur de *Monsieur Nicolas* est le fils d'un pauvre paysan de Saclé; cet homme, vraiment né observateur, n'avait reçu d'autre éducation que celle d'une imagination ardente. Dans sa première jeunesse le voilà apprenti imprimeur, compagnon imprimeur, et toujours errant d'imprimeries en imprimeries. A trente-deux ans, condamné au travail le plus rude, abreuvé

Le lendemain de la bataille de Nuits, le général de Werder qui s'en est attribué tout l'honneur, se trouvait à Dijon, ayant fait 23 kilomètres de marches forcées en arrière du champ de bataille et opérant, le 20 décembre, une retraite à tire d'aile jusqu'à Gray, dans la direction de Vesoul, à une dizaine de lieues du chef-lieu de la Côte-d'Or.

Curieuse façon de vaincre que celle qui consiste à battre en retraite à dix-huit lieues en arrière.

Dans cette affaire, qui fait le plus grand honneur à son intelligence militaire, le général Cremer avait su éviter le fameux mouvement tournant des Prussiens. C'est dans le vallon de la Serrée que les Allemands ont cherché à exécuter ce mouvement, dans cette riche vallée que reproduit le dessin de notre dessinateur, M. Hubert Clerget, un Bourguignon qui connaît admirablement tout le pittoresque de son pays et qui, professeur de dessin à l'école d'état-major, compte parmi ses anciens élèves le jeune vainqueur de Nuits, le général Cremer.

C'est aussi M. Clerget, qui nous a dessiné le site de Bapaume, ville sous les murs de laquelle le général Faidherbe, dont nous donnions avec celui de Cremer le portrait dans notre numéro de la semaine dernière, a livré bataille, le 3 janvier, depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir.

A la suite de cette bataille, dont les Prussiens nous constataient le succès, le corps d'armée du général de Manteuffel a été chassé de toutes ses positions et de tous les villages qu'il occupait, après avoir éprouvé des pertes énormes.

L'armée française a passé la nuit du combat dans les villages de Grevilliers, Biefvillers, Favreuil, Saignies, Behagnies et Achien qui avaient été repris aux Prussiens.

Après cette victoire, dont l'honnêteté bien connue du général Faidherbe revendique justement tout l'honneur, le commandant de notre armée du nord ne craint pas d'écrire : « L'armée est pleine de confiance et ne doute pas de sa supériorité sur les Prussiens. »

La ville de Bapaume, auprès de laquelle s'est livrée la bataille du 3 janvier, est une petite ville du département du Pas-de-Calais, de 3,500 habitants au plus, bâtie sur un plateau élevé, qui commande la grande route de Péronne et à 150 kilomètres de Paris.

C'est une antique cité dont l'origine remonte à l'existence de cette forêt d'Arroquoise dont parle César dans ses *Commentaires* et qui s'étendait depuis Encrejusqu'à la Sambre, vers les Ardennes.

Elle devint plus tard une place forte opposée à

Péronne, et dès 862, elle est citée parmi les villes reçues en dot par Judith, fille de Charles-le-Chauve.

Bapaume fut définitivement réunie à la France par l'art. 35 du traité des Pyrénées en 1639. A cette date finissait son histoire, car un décret impérial du 17 novembre 1804 lui ôta son titre de place de guerre.

La bataille du 3 janvier vient de faire éclater au grand jour de la gloire son vieux nom un peu oublié. Bapaume a marqué la première étape victorieuse de l'armée de Faidherbe. Puisse cette armée ne s'arrêter qu'à Paris.

Quel dommage que les dernières dépêches du général Chanzy soient venues refroidir les espérances que ses premiers succès nous avaient fait concevoir!

Les combats livrés le 10 et le 11 janvier au Mans, ont été funestes à nos armes.

Nous avons été battus par Frédéric-Charles et Mecklembourg, renforcés de 50,000 hommes empruntés aux troupes d'investissement de Paris. Chanzy, après deux jours de brillantes batailles, a été forcé de battre en retraite sur le bassin de la Mayenne, probablement entre les villes de Mayenne et de Laval.

La défaite du Mans nous a fait regretter ces beaux jours où la 2^e armée tenait en échec Frédéric-Charles sur la Loire, où se livraient les brillants engagements des 26 et 27 décembre, à Montoire et au petit village de Troô, où l'ennemi fut un jour maintenu pendant deux heures; où, la seconde fois, nous faillîmes faire prisonnière la colonne prussienne.

La vallée de la Sarthe a été moins favorable à nos armes que celles du Loir.

Malgré son échec, Chanzy ne désespère pas. Ne nous montrons pas plus découragés que lui, qui peut bien, d'un jour à l'autre, forcer la victoire à revenir à ses drapeaux.

Les succès de Bourbaki dans l'Est, sa victoire de Villersexel, nous ont consolé un peu de notre défaite du Mans.

L'émeute à Paris. — Attaque de l'Hôtel de Ville. — L'insuccès de Buzenval et la triste nouvelle de la défaite de notre deuxième armée sur la Sarthe avaient vivement impressionné la population de Paris.

Les journaux du 21 nous apprenaient à la fois ce double mécompte.

C'était le samedi.

Dans la soirée, les orateurs des clubs avaient

tonné contre le Gouvernement. Les passions s'allumaient.

On s'était donné rendez-vous pour le lendemain midi sur la place de l'Hôtel de Ville. Une manifestation avait été jugée nécessaire, dont le but devait être la demande du renvoi du général Trochu.

Tous jurèrent de se trouver à leur poste.

Quand le dimanche fut venu et que l'heure convenue eut sonné, la place de Grève était à peu près vide.

Jusqu'à deux heures, au milieu des allants et venants assez clairsemés quelques groupes, les uns sans armes, les autres avec des fusils s'agitaient et criaient dans un quasi désert: à bas Trochu! Vive la commune!

Les curieux s'amassaient mais restaient froids. L'émeute ne trouvait pas d'écho.

Les portes de l'Hôtel de Ville étaient fermées. Les factionnaires doublés étaient placés de 3 en 3 mètres. A travers les carreaux du premier étage on distinguait dans le palais municipal des gardes mobiles qui regardaient de temps à autre ce qui se passait sur la place. Quelques officiers se promenaient en causant derrière la grille.

A deux heures une trentaine de gardes nationaux débouche sur la place, la crosse du fusil en l'air. Ils crient: A bas Trochu! On leur fait entendre que depuis le matin Trochu a été remplacé par Vinoy dans le commandement de l'armée de Paris.

Cette première troupe quitte la place.

Une nouvelle, composée de 2 à 300 gardes nationaux armés marchant en ordre et tambours battants, arrive du côté de la Bastille.

A peine atteignent-ils le coin de la rue de Rivoli, que le crépitement des coups de fusils se fait entendre. On tire contre l'Hôtel de ville. Des tirailleurs, déployés sur la place et dans les rues environnantes, d'autres placés aux fenêtres des maisons qui font face au palais municipal, envoient leurs projectiles contre la façade sur laquelle elles forment des lignes et des points blancs en écornant la pierre noire. Beaucoup de vitres sont brisées.

Dès les premiers coups de feu, le capitaine adjudant major Bernard, du 3^e bataillon des mobiles du Finistère, reçoit une balle au bras droit, une seconde dans l'épaule gauche, une troisième à la tête.

Il tombe. Les mobiles bretons le croient morts et font feu à leur tour. En un moment, toutes les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, les corniches, les balcons, depuis la grande porte d'entrée jusqu'au sommet du campanille, tout est garni de soldats qui déchargent

— Edmond, dit-elle, auriez-vous de l'eau? j'étrangle la soif.

— Oui, Fanchon, en voici sous les noyers. Je m'en privai pour elle, car j'avais soif aussi, et je lui tins le baril pendant qu'elle buvait. »

Savez-vous une page de *Galatée* ou une églogue de Gessner, qui vaille ce petit tableau, plein de senteurs agrestes?

A présent, lisez le brave discours d'Edmond à Fanchon :

« Fanchon, vous me paraissez bien soigneuse, vous serez bonne ménagère quand nous serons ensemble; vous aimerez votre père et votre mère, vous aimerez ceux qui viendront de vous, et ils vous aimeront bien, et vous en ferez de bons sujets. Nous serons toujours de bon accord, car vous êtes douce, et je ne suis pas méchant. Tout me revient en vous, Fanchon, des pieds à la tête; vous êtes un peu délicate sur le manger, tant mieux, notre petite famille en sera mieux nourrie. Vous ne sauriez voir battre un chien; vous élevez doucement nos enfants par réprimandes tempérées de bonté, et vous les engagerez à bien faire, par ce petit sourire gracieux que vous faites à présent. Vous êtes un peu dévote, c'est bien fait, je ne le suis guère moi; mais j'aime le bon Dieu, et le prie matin et soir pour mon père, ma mère, mes frères et sœurs, et je ne vous oublie pas.

« Par ainsi, Fanchon, nous serons bien ensemble. »

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

d'opprobres, il écrit son premier roman pour triompher de la misère et du crime. Vive le désespoir, qui réveille les nations et les grands hommes!

« Les cent-quarante volumes qu'il a donnés depuis, quel que soit leur succès, ne l'ont point ébloui, etc., etc. »

Cette affiche se terminait par ces mots : « Rétif a été oublié dans la première formation de l'Institut national; on avait bien oublié l'article *Paris* dans l'*Encyclopédie*. »

On a prétendu que cette affiche n'avait pas été rédigée par Rétif, mais par son éditeur et ami Bonneville, auteur lui-même, philosophe avancé et fondateur du Cercle social.

Quoi qu'il en soit, Rétif de la Bretonne n'en était pas à compter ses accès de vanité. Déjà une fois, il avait carrément dit son fait à l'empereur Joseph II, qui lui avait envoyé son portrait enrichi de diamants sur une tabatière enfermant un diplôme de baron du Saint-Empire. Rétif avait sur le champ répondu : « Le républicain Rétif-la-Bretonne conservera précieusement le portrait du philosophe Joseph II, mais il lui renvoie son diplôme de baron, qu'il méprise... et ses diamants dont il n'a que faire. »

La place qu'il dut au Premier Consul n'empêcha pas son libre parler. Il se fit arrêter deux ou trois fois (on le relâchait aussitôt) pour ses boutades en pleine rue contre l'ordre de choses politique. Il admirait Bonaparte, mais il tenait avant tout pour le principe républicain.

Ils étaient beaucoup comme cela.

Nous reverrons plusieurs fois Rétif de la Bretonne dans le cours de ce récit.

On me pardonnera de m'être arrêté trop complaisamment peut-être sur cette figure étrange; mais il est si bon de protester quelquefois contre les jugements tout faits que se repassent de main en main les faiseurs de dictionnaires!

S'il me fallait achever de conquérir à Rétif les sympathies de mes lecteurs, il me suffirait de citer de lui deux fragments qui tranchent absolument sur le ton qu'on lui attribue.

Voici le premier :

« Ce matin, mes larmes coulaient de mes yeux comme de deux fontaines, en me remémorant une veille de Fête-Dieu, où je fenais seul du saintoin dans notre vallée du Vau de-Lannard. Que j'étais heureux! Tout était pour moi un sujet de plaisir; le temps demi-sombre qu'il faisait, le cri du cul-blanc solitaire; l'herbe même, l'herbe des coteaux avait une âme qui parlait à la mienne. Le fruit de la ronce sauvage me semblait délicieux, j'en mangeais pour me rafraîchir la bouche.... Ah! si le bonheur était là, pourquoi donc l'être venu chercher ici? »

« Pendant que je chantais, j'entendis une marche comme d'une jeune fille; je m'arrêtai, prêtant l'oreille, et je l'entrevis derrière les noyers. Elle s'est approchée; à sa taille tégère, je l'ai prise pour Fanchon Berthier, ou pour Marie-Jeanne Lévêque, ou pour Madelon Polvé. C'était Fanchon qui venait des vignes. »



Les abords d'un chantier de marchand de bois de chauffage, à Ménilmontant. — (Dessin d'après nature de M. Emile Laborne.)

leurs chassepots sur la place et envoient leurs balles dans les maisons de l'Assistance publique, d'où est partie la principale attaque.

Dès les premiers coups de fusils, les curieux, au milieu desquels se trouvent beaucoup de femmes et d'enfants, se précipitent les uns sur les autres, courant à qui se mettra le premier à l'abri. Tout le monde veut fuir à la fois. Il s'ensuit une bousculade effrayable, dans laquelle bien des gens tombent

et se sentent piétiner par les moins maladroits.

En un clin d'œil, la place est couverte de gens étendus à terre, dans la boue. Mais la première décharge une fois faite, on voit se relever la plupart de ces personnes, qu'on croyait atteintes et qui ne se sont jetées à terre que pour éviter les balles.

Malheureusement on eut à constater avec douleur qu'il y avait des victimes. Des Français avaient été tués par des Français, au moment où le canon

prussien bombardait Paris. On a compté sept morts et une vingtaine de blessés.

En entendant les premiers coups de fusils, la municipalité fait battre le rappel dans le quartier de l'Hôtel de Ville. La garde nationale, la cavalerie, les gendarmes à pied et à cheval, accourent et se massent sur la place, où arrivent bientôt le général Vinoy avec le général Clément Thomas.

On fait plusieurs arrestations et l'ordre est réta-



LE BOIS PENDANT LE SIÈGE. — La population pauvre se partage le bois abattu par l'ordre de l'administration, boulevard Montparnasse. — (Dessin de M. Lançon.)



Un bataillon de la garde nationale offrant, le 20 janvier, un canon nouveau modèle au Gouvernement de la défense nationale. — (Dessin d'après nature de M. G. Janet.)

morts
a mu-
er de
alerie,
et se
néral
réta-

bli. Ce qui a pu échapper d'émeutiers s'est dérobé aussi lestement que possible.

Le bois. — On fait la queue aux chantiers de bois comme on l'a faite chez les bouchers, chez les boulangers.

Quand le froid était si intense, dans les premiers jours de janvier et les derniers de décembre, on a vu les malheureux se jeter sur les clôtures des maisons en construction et en arracher les planches et les madriers qui devaient servir à faire cuire le pot-au-feu ou à réchauffer les membres engourdis des petits enfants. On a vu ces déshérités se disputer les branches d'un arbre que la cognée venait d'abattre sur le boulevard, s'arracher les uns aux autres les moindres brindilles dont ils se hâtaient de former le fagot que réclamait la ménagère aux abois. Heureusement, depuis, l'administration y a pourvu, et le riche comme le pauvre peuvent attendre le soleil.

MAXIME VAUVERT.

P. S. *Affaire du parc de Buzenval, d'après notre correspondant.*

Monsieur,

Ayant assisté comme capitaine-major à l'affaire du 19, dans laquelle les volontaires de Montrouge faisant partie du 53^e régiment de Paris se sont si admirablement battu, j'ai fait à mon retour au cantonnement un croquis de l'un des épisodes dont je vous garantis la parfaite exactitude.

Pour expliquer au dessinateur, si vous croyez pouvoir tirer parti de mon dessin, les détails que je n'ai pu y mettre, voici quelle était la situation.

A notre arrivée à Ruel, nous fûmes envoyés pour remplacer un régiment de ligne qui avait pris position dans le parc de Bois-Préau, pour occuper le chemin qui contourne le parc de la Malmaison, et contenir les Prussiens dans le parc, afin de les empêcher de faire un mouvement vers les hauteurs de Buzenval où avait lieu le combat du centre de l'armée. Nous arrivâmes sans trop de peine par l'Allée AB jusqu'à ce chemin et malgré la fusillade venant du parc de la Malmaison, et celle qui, partie de la droite l'enfilait dans sa longueur, nous pûmes, en passant un par un par la porte C, nous établir le long du mur et y faire pratiquer immédiatement des créneaux. Là nous fîmes bon pendant plusieurs heures sans céder un pouce de terrain et sans permettre aux Prussiens de s'avancer en dehors des bois où ils se cachaient. Dans l'après-midi, on laissa aux volontaires de Montrouge le temps d'aller se reposer et manger, car, depuis deux heures du matin nous étions en marche et nous étions allés au feu à peine arrivés à Ruel.

Nos soldats s'installent dans la Grande-Rue, et, malgré une pluie d'obus qui vient un quart d'heure après, à point nommé, tomber juste dans cette rue; ils ont bien vite trouvé des cuisines dans les maisons de la rue, ouvertes de fort mauvaise grâce par les habitants, et s'y abritent des obus, en se mettant gaiement à faire leurs préparatifs culinaires. Ils n'eurent pas le temps de jouir de leurs préparatifs.

Un bataillon de notre régiment, qu'il est inutile de nommer, nous avait remplacé aux créneaux; lorsque les Prussiens venant en force du côté des hauteurs de Buzenval, battent les deux allées et même les réserves de la seconde ligne d'un feu violent.

Le bataillon, surpris, perd son équilibre et, le long de la ligne AB, se débande entraînant la réserve de gauche, et ne laissant que la réserve de droite formée du 115^e de ligne qui ne bouge pas, mais qui reste derrière le second mur. Je revenais avec le jeune et intrépide lieutenant-colonel Delsnoche, qui a créé de toutes pièces le bataillon des volontaires de Montrouge, pour savoir où nous en étions, quand dans les allées de droite nous nous trouvons face à face avec les fuyards.

Nous nous précipitons au-devant d'eux et, moitié de gré, moitié de force, nous les ramenons au combat par l'allée AB. Le général, apercevant le danger, fait appeler les volontaires de Montrouge, et en un clin d'œil, abandonnant marmites et bidons, ils arrivent crânement au pas de charge rejoindre leur lieutenant-colonel et se disposent à reprendre les

positions qu'ils occupaient avant. Déjà les Prussiens avaient repris les créneaux et c'est par ces ouvertures faites par nous que maintenant ils nous déceimaient. Il s'agissait de reprendre les créneaux; c'est le moment que mon dessin représente.

Pendant que deux compagnies s'établissent en réserve l'une le long de la haye du parc inoccupé à gauche, l'autre, à plat ventre, dans l'allée AB où les balles pleuvaient comme la grêle; le colonel enlève en avant les deux autres, et pendant qu'une partie se porte vers la gauche pour repousser les tirailleurs du parc supérieur, lui, avec le premier, s'avance résolument et fait faire deux feux de pelotons vers la grille, qui nous dégagent de nouveau de ce côté. Alors les officiers, le revolver à la main, s'avancent de créneau en créneau, avec les hommes armés de fusils, tirent un coup en se tenant de côté et n'avancant que la main dans le trou du créneau, tandis que le garde replace brusquement son fusil à la place de celui du Prussien surpris par le coup de revolver. Nous reprenons ainsi notre position du matin et nous la tenons ferme jusqu'au bout, après plusieurs reprises de feux violents des deux côtés. Vers onze heures de la nuit, l'officier prussien, dont nous entendions distinctement la voix calme et sonore et dont un jeune officier des nôtres nous traduisait les commandements clairs et intelligents et les recommandations minutieuses qu'il faisait à ses soldats, pendant le feu, et que répétaient des officiers inférieurs, cet officier dis-je nous demande un armistice de deux heures pour enlever les blessés et les morts. Après avoir été mal accueilli par nos intrépides faubouriens exaspérés par la lutte, le colonel, d'accord avec le commandant du régiment de ligne qui venait nous appuyer, fait cesser le feu en gardant les positions; — deux heures se passent; — chacun attend le moment où son adversaire reprendra le feu dans la nuit noire; — à ce moment ordre de se replier en silence. Notre rude journée était finie. Sur 400 hommes au plus nous en avons quarante et quelques hors de combat — dont cinq tués roides.

Veillez excuser, monsieur, la précipitation de ma narration, l'inexpérience et le laché de mon dessin. Mais ces choses n'ont d'intérêt réel qu'au moment même où elles ont lieu, c'est pourquoi je me décide à vous l'envoyer. Vous pouvez l'intituler: *Reprise du mur de la Malmaison par les volontaires de Montrouge.*

Votre serviteur, capitaine-major volontaire, 9, rue de Jouy.

H. HARANT.

SCÈNES DE LA VIE DE SIÈGE

LES QUARTIERS BOMBARDÉS

Pauvre boulevard des Invalides! — Il a reçu sa part d'obus, lui aussi. S'y serait-il jamais attendu!

Lodève et Sisteron sont moins éloignés de Paris que le boulevard des Invalides, magnifique ceinture du faubourg Saint-Germain, large comme une grande route, et qui garde le caractère solennel du temps passé.

Ce boulevard commence non pas au bord de la Seine, mais un peu plus loin, à l'angle de la rue de Grenelle. Il se développe sur une double allée, bordée de vastes trottoirs, et ne s'arrête qu'à la barrière du Maine, pour prendre le nom de boulevard Mont-Parnasse et monter vers les régions paisibles de l'Observatoire.

En son chemin, le boulevard des Invalides longe un assez grand nombre d'établissements religieux, qui contribuent à lui donner cet aspect exceptionnel et grandiose entretenu par le souvenir de Louis XIV.

C'est, à gauche, le couvent du Sacré-Cœur, qui occupe un emplacement immense, protégé par un mur au-dessus duquel on voit se balancer les branches d'un parc vraiment royal. La religion, la science et la poésie berçaient encore sous ses charmes, il y a six mois, les gracieuses titulaires des plus belles dotes de France.

Puis, voici l'asile plus modeste des Frères de la Doctrine chrétienne, dont il n'était pas rare autrefois de rencontrer les noires phalanges se dirigeant, noires et recueillies, vers les campagnes d'Issy, — où les guettait le peintre Amand Gautier.

A la hauteur de la rue de Sèvres, on passe devant

l'institution des Jeunes-Aveugles, renommée aux alentours par l'effervescence de ses essais musicaux. — Ils ne chantent plus depuis que les obus, plus aveugles qu'eux, ont semé l'épouvante et la mort dans leurs rangs!

Plus loin est la maison dite des *Oiseaux*, qui tient le milieu entre le couvent et le pensionnat, entre la religion et le monde, — et qui est à peu près au Sacré-Cœur ce que la finance est à la noblesse.

Si l'on parcourt le boulevard des Invalides le dimanche, à l'heure des offices, on est sûr d'entendre pendant une demi-heure un concert de voix pieuses et argentines. Les sons de l'orgue s'élèvent au-dessus des jardins; des notes de plain-chant traversent les airs et viennent expirer sur la chaussée.

Le côté droit du boulevard est la partie déserte; les murailles de l'hôtel des Invalides, de nombreux chantiers de bois; çà et là un pavillon couvert d'ardoises, ou bien une petite maison composée d'un rez-de-chaussée et d'une mansarde, repaire abandonné de quelque fermier général libertin.

Les mœurs de ce faubourg sont inconnues, — principalement de ceux qui l'habitent; ce sont pour la plupart des employés de ministères, des rentiers modestes, gens peu observateurs de leur nature, n'estimant la promenade qu'au point de vue de l'hygiène, et ne craignant rien tant que de se trouver retardés sur la voie publique. Aussi, si la vie de famille, ou plutôt l'amour du chez soi, est pratiqué quelque part à Paris, c'est surtout dans ces zones lointaines, — où la porte de chaque logis se ferme régulièrement dès le crépuscule pour ne se rouvrir qu'à l'aurore, où se trouve encore, dans toute sa pureté, la race du Parisien économe, qui se loge à la hauteur d'un bec de gaz, afin d'éclairer gratuitement ses lares.

Les existences mystérieuses, celles que de grandes déceptions ont atteintes ou que de grandes fautes ont flétries, — semblent aussi se réfugier de préférence sur le boulevard des Invalides, le boulevard austère. On pourrait y découvrir d'anciennes héroïnes de cour d'assises, des naufragés politiques, des ambitieux sans nom, cent misères d'autant plus féroces qu'elles sont fièrement cachées et noblement portées. Là, plus qu'ailleurs, vous rencontrez de ces fronts dépolillés, de ces regards creusés par le regret, de ces démarches insouciantes du but, de ces haillons qui disent la lutte — et la défaite.

LES PROTESTATIONS.

Goethe.

Moi, le grand Allemand, l'homme demi-dieu, moi qui donne la main à Shakspeare avec *Faust* et à l'abbé Prévost avec *Werther*; moi, la grande voix écoutée pendant près d'un siècle, je vous dis, ô mes compatriotes, que vous accomplissez une œuvre épouvantable en bombardant Paris! Vous déshonorez la victoire et transformez Bellone en une mégère hideuse. De guerriers que vous étiez, vous voilà devenus incendiaires et bourreaux. Hélas! à quoi m'a servi d'avoir fait de la cour de Weimar une autre Athènes? Et quelle erreur était la mienne en vous croyant conquis à la philosophie et à la civilisation! Vous reculez dans la nuit en vous plongeant dans le sang; vous détruisez de vos propres mains tout votre passé d'intelligente élaboration. Tant d'universités, tant de bibliothèques, tant de docteurs, tant de livres, pour en arriver à bombarder Paris! Est-ce possible, et avez-vous pu y songer froidement, ô mes compatriotes? Au nom du progrès et du génie humain, je proteste.

Schiller

En 1792, l'Assemblée nationale me décerna le titre de citoyen français. Je n'ai point été ingrat, et j'ai célébré l'héroïne de la France dans ma tragédie de *Jeanne d'Arc*. Pourquoi faut-il aujourd'hui que les nôtres se ruent sur une nation qui devrait être notre sœur? Pourquoi faut-il que leur torche se promène sur Paris, la ville incomparable? Mes *Brigands* en auraient peut-être tenté l'assaut, mais ils ne l'auraient pas bombardée. Je proteste, moi, Frédéric Schiller, le poète de l'enthousiasme, des nobles aspirations, des sentiments généreux; je proteste au nom de la liberté universelle dont je fus toujours l'apôtre!

Beethoven

Qui est-ce qui a dit que j'étais sourd? Un bruit terrible vient de me réveiller, tel que je n'en avais pas entendu depuis 1814. C'est la revanche des guerres de l'Empire, à ce que prétendent nos journaux. Où donc le Seigneur a-t-il ordonné les revanches? A quelle page de son livre divin a-t-il commandé de frapper et de brûler? Je proteste, au nom de la *Symphonie pastorale* et du *Christ au mont des Oliviers!*

Hoffmann

A travers la fumée de ma pipe, dans les vapeurs de la bière, je vois se dresser des spectres sanglants. On dit autour de moi dans la taverne, que ce sont des Parisiens qu'on écrase dans leur ville et dans leurs maisons. Tant pis. J'ai vu autrefois les obus effondrer les toits de Dresde, alors que j'y étais chef d'orchestre; les obus sont de mauvaises raisons. Cela empêche de faire de la bonne musique et de la littérature; ils brisent les verres et dispersent les buveurs. Je proteste contre les obus, de quelque part qu'ils viennent.

Alexandre de Humboldt

Au nom de la science, je proteste. Quelque courtisan que j'ai pu être, moi, baron, chambellan, diplomate, ami de tous les souverains, membre de toutes les académies, chamarré de toutes les croix et de tous les cordons de la terre, j'ai bondi en apprenant qu'on avait canonné le Jardin des Plantes et tiré sur l'Observatoire.

Meyerbeer

La Prusse m'a donné la vie, mais la France m'a donné la gloire. C'est à Paris que j'ai fait représenter pour la première fois mes quatre chefs-d'œuvre: *Robert le Diable*, les *Huguenots*, le *Prophète* et l'*Africaine*. Épargnez Paris! Par quoi le remplacerez-vous? par Berlin qui m'a sifflé? Cela serait dérisoire; vous n'avez ni faste, ni goût, ni argent à jeter dans une pièce grandiose. Vous ne pouvez donc obéir qu'à une basse jalousie en envoyant vos bombes sur la ville des magnificences. — Et dire que j'ai composé des marches triomphales pour le couronnement de vos princes!

Henri Heine

Je proteste, au nom de l'esprit. Ah! ce n'est pas là votre fort, mes chers compatriotes, vous le savez; aussi me répudiez-vous à moitié; mon nom vous fait froncer le sourcil. Vous savez que j'avais fait de Paris ma patrie d'élection, et vous ne me pardonnez pas les épigrammes que je vous ai décochées pendant plusieurs années du haut de mon modeste étage du faubourg Poissonnière. Vous êtes étonnants! Vous trouvez tout naturel qu'un Français, nommé Voltaire, soit allé s'établir à Berlin, et vous êtes surpris qu'un Prussien, nommé Henri Heine, soit venu s'établir à Paris. Cela était bien simple cependant. J'ai fait ici l'œuvre qu'il a fait là-bas. Soyez tranquilles, mes chers compatriotes, et même un peu fiers: j'ai eu autant d'esprit chez nos ennemis qu'il en a eu chez les siens, autant d'esprit avec un peu plus de poésie. J'ai glorieusement inscrit mon nom à la fois chez vous et chez eux, chez vous à côté de Jean-Paul, chez eux à côté d'Alfred de Musset, voilà pourquoi je proteste contre vos sauvageries et contre vos violences; voilà pourquoi, vous trouvant odieux jusqu'alors, je voudrais vous avertir d'éviter d'être ridicules dans l'avenir. Prussiens! écoutez la voix de Henri Heine: vous foulez la terre classique de l'esprit, et l'esprit est une arme plus dangereuse que vous ne semblez le croire. Retirez-vous, pendant qu'il en est temps encore! Guillaume, mon souverain, retire-toi! Retire-toi, roi Goliath! Qui sait si, à l'heure où je parle, la fronde d'un David Gavroche ne te vise pas au front, à la place réservée pour ton diadème impérial!

CHARLES MONSELET.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

M^{lle} DE GIRARDIN

Je veux parler ici de la fille du comte de Girardin, l'hôte et l'ami de Jean-Jacques Rousseau. Le souvenir du philosophe ne la protégea point sous la Terreur. Comme tant d'autres femmes innocentes, elle connut les angoisses des prisons révolutionnaires. Ses récits de ces temps d'épreuves présentent le plus vif intérêt, et je leur emprunterai d'autant plus qu'on me paraît généralement les avoir omis dans les très-nombreuses compilations qui ont paru en ces derniers temps sur le même sujet.

C'est à Senlis, où M^{lle} de Girardin est déjà détenue dans sa maison sous l'œil d'un gardien particulier, que commence la triste odyssée dont nous allons donner un aperçu.

L'arrestation.

« A trois heures du matin ma chambre fut bruyamment investie par deux gendarmes, précédés de mon gardien, qui leur dit en ouvrant mes rideaux: la voilà! « Point de ménagements pour les suspects, s'écria le brigadier; lève-toi, me dit-il, dans un quart d'heure nous te conduirons à Chantilly. » Il plaça une sentinelle au pied de mon lit. Je prévoyais mon sort, je ne me déshabillais plus. Mon Amédée, âgé de dix ans, devait le partager. Je lui avais peint la veille toutes les horreurs d'une prison. « Laisse-moi, me demanda-t-il, laisse-moi te suivre, ma mère. » Il embrassait mes genoux. « J'aime mieux te suivre que d'aller avec eux. » Age heureux, où la prévision n'éteint pas le sentiment.

« Au moment même où je me disposais à dire à ma sœur un tendre et pénible adieu: « Je ne te quitterai pas, dit-elle en m'abordant, nous partirons ensemble. » Je la serrai dans mes bras, je reçus cette offre comme je l'eusse faite, mais ma reconnaissance et mon émotion furent sans bornes.

« Cependant les gendarmes préposés à notre garde, déclamaient violemment contre les aristocrates, leur attribuant les périls qui menaçaient alors la France. « Il était à regretter, disaient-ils, que cette mesure patriotique d'incarcérer les suspects, n'eût pas été prise dès 1789. »

« Les arrangements de notre translation dépendaient d'eux. Je leur fis donc servir, vers cinq heures du matin, un bon déjeuner qu'ils accueillirent avec plaisir. Nous apprimes que tous les quatre jours ils étaient de garde au château de Chantilly. Nous pouvions, ajoutèrent-ils, compter dorénavant sur leurs bons offices. Une fois gagnés, je dois avouer qu'ils mettaient de la bonne foi et même du zèle à remplir les commissions dont ils se chargeaient. Je n'en ai jamais fait usage que pour des objets de peu d'importance.

« A neuf heures du matin nous montâmes en voiture: c'était la nôtre, les gendarmes l'avaient permis. Une foule prodigieuse et les nouvelles recrues nous entouraient demandant à grands cris que les stores fussent levés. Nous baissâmes même les glaces; et ces furieux apercevant avec surprise deux femmes et deux enfants: « Est-ce donc là, disaient-ils, ces conspirateurs qui font tant de mal à la nation? »

« Des oiseaux privés que ma sœur aimait beaucoup étaient aussi du voyage; l'un d'eux, Goliath, beau moineau franc, s'effraya, s'envola, et se posa sur le siège occupé par un gendarme; celui-ci saisit avec égards le fugitif, nous le rendit obligeamment. Nous cheminions cependant au milieu des vociférations, et blessés par des cailloux lancés contre nous; mais l'injustice des hommes nous inspirait un tel mépris, qu'oubliant en quelque sorte le fatal convoi dont nous faisons partie, nous nous occupions d'un oiseau. »

A la prison de Chantilly.

« Les prisonniers s'amoncelaient à Chantilly, il en arrivait de chaque district du département; on vociférait alors aristocrate sur son ennemi, comme jadis on criait haro.

« Pour caser ces nombreux détenus, l'administration fit construire à la hâte un nombre considérable de casemates; les galeries du château y furent toutes employées. Le commissaire entassa dans ces étroits réduits, dix à dix, pêle-mêle, sans distinction ni d'âge ni de sexe, tous les prisonniers pauvres qui arrivaient à Chantilly. La misère et la faim les consumaient; le concierge se fit enfin adjuger par le commissaire le droit de les nourrir à raison de cinquante sous par tête. Ces frais devaient être prélevés sur les détenus réputés riches.

« Outre son exécrable gargote, le concierge seul était autorisé à nous vendre du vin, du bois, du charbon, de la poterie; louait 20 francs par mois, à ceux qui n'en avaient pas, et pouvaient payer, les matelas, les draps, les couvertures qu'il enlevait journellement aux détenus qui en étaient pourvus. Il fallait subir tranquillement ses exactions, s'en exempter à grands frais, ou éprouver de sa part des tracasseries continuelles.

« Cette réunion si nombreuse vicia l'air, le chagrin, le mal-être, la douleur présente, un avenir menaçant, causèrent parmi nous des maladies contagieuses. La rougeole se propagea avec une rapidité effrayante; une jeune dame remplie de grâces et de talents en fut la première victime. Elle périt sans avoir reçu aucun secours médical, et le concierge, pour toutes funérailles, enveloppa le corps dans un mauvais drap, puis, en plein jour, passant au milieu de nous, il porta son fardeau mortuaire à l'entrée du bois, en face de mes fenêtres; je jetant dans les ruines d'une chapelle, il ne l'enterra même pas.

« A peu près vers ce temps, ma sœur fut atteinte de cette cruelle maladie. L'humidité qui régnait dans notre logement aggravait journellement le mal. Les quatre filles de M. Picot la gagnèrent. Le jeune M. Picot, qui logeait au petit château, prit mon fils sous sa garde; dès lors, libre de toute inquiétude maternelle, je me dévouai entièrement à soigner les cinq malades; aucune crainte personnelle ne vint me saisir; qui que ce soit ne s'offrit pour me seconder, qui que ce soit ne voulait même approcher de nous.

« Il fallut donc s'installer en prison, prévoir que nous y passerions l'hiver, s'y meubler, s'y considérer comme dans un domicile, entrevoir que nous pourrions y séjourner des années... peut-être la vie entière... Les mesures prises par le gouvernement d'alors avaient un caractère de violence, de ténacité qui atterrait les victimes.

« Les prisonniers pauvres manquaient de tout, couchaient sur un amas de paille pourrie, souvent sur le parquet, huit ou dix pêle-mêle dans des casemates dont les croisées ne s'ouvraient pas. Les riches réglèrent leur petit ménage, distribuèrent leur temps, leurs occupations, sortirent peu à peu de leurs gîtes; des visites furent rendues, reçues, exigées régulièrement. On joua aux barres, aux cartes, au ballon, aux échecs; on dina en piquenique, on prit du thé, on fit de la musique; enfin, les mœurs, les habitudes, les usages, les exigences, les ridicules de la haute société se montrèrent ouvertement. Les toilettes furent recherchées. On vit même flotter sur certaines têtes des fleurs, des plumes, des rubans; les toupets frisés, bouclés, poudrés à blanc, parurent au grand jour. La nécessité de prendre l'air, de faire de l'exercice, engagea les jeunes à se réunir dans la grande cour; des concerts eurent lieu, on joua des proverbes; il arriva même que des liaisons dignes d'un meilleur séjour charmèrent les ennuis de la captivité. Je me suis souvent demandé: la mort en permanence ne planait-elle plus sur le seuil de cette demeure? Oubliant, supportant tout, ni souvenir ni avenir ne troublent la plupart des Français!

« Là, comme ailleurs, les gens riches se tourmentaient pour des puérilités, des tracasseries de société; les médisances, les calomnies y renaissaient chaque jour, occupaient les esprits, suscitaient des haines.

« Marchand, agent de la commune de Paris, chargé, comme il le disait, de mettre au pas le département de l'Oise, voulut avant de le quitter visiter Chantilly, accompagné de l'état-major de l'armée révolutionnaire; il parcourut en courant l'intérieur de la prison, et trouvant encore çà et là des

prisonniers vêtus élégamment, des hommes habillés avec soin, il en témoigna son mécontentement, se permit les expressions les plus grossières, taçant vivement le commissaire, blâmant le régime de la prison : « Je veux, dit Marchand, que les sans-culottes partagent la table et le logement des *muscadins* ; c'est la volonté expresse de la nation, exécutez-la, ou bien j'en rendrai compte à la commune.

« Cet infâme agent renouvella l'ordre de faire coiffer de nuit toutes les prisonnières, interdisant de plus la poudre et la frisure; le commissaire nous signifi le soir même ce singulier arrêt. Les hommes, grâce à la protection des perruquiers Ducros père et fils, qui en écrivirent sur-le-champ à Robespierre, se coiffèrent



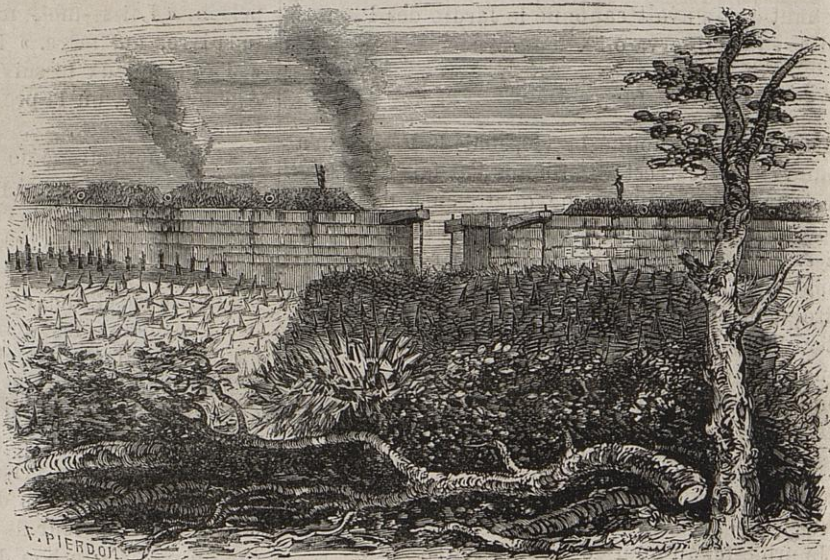
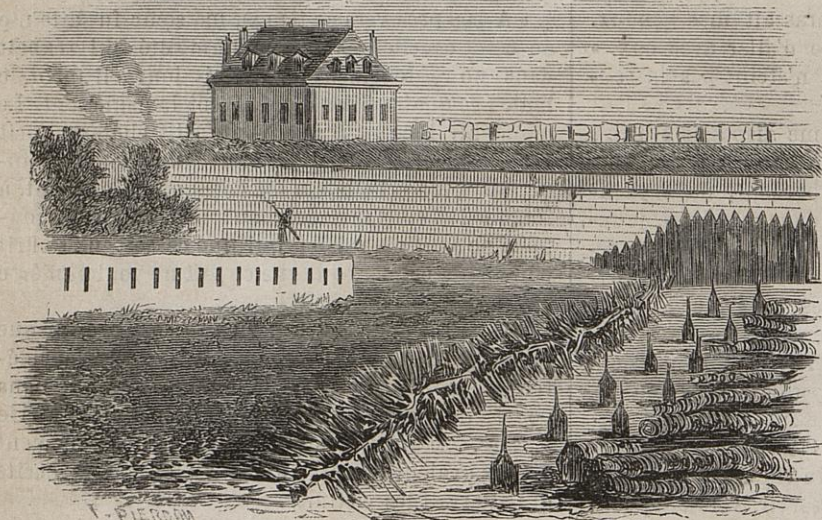
La prison Mazas dans la nuit du 21 janvier. — Sortie de M. Flourens. — (Dessin de M. Provost.)

comme ils l'entendirent; il révoqua même entièrement l'arrêté de Marchand, et dès lors chaque tête de détenu s'orna et végéta à son gré.

« Il n'en fut pas ainsi des logements; le commissaire déploya, sous ce rapport, la force de ses infatigables poumons. Il convoqua dans la cour les prisonniers les plus pauvres, les plus infirmes, et leur distribuant des billets de logement, il les envoya dans les chambres des riches. Ces infortunés montrèrent, à la vérité, des sentiments aussi élevés que leur fortune était mauvaise; mais il fallut obéir : les hommes logèrent avec des femmes, et de vieilles femmes furent placées chez des hommes. »

LORÉDAN LARCHER.

(A continuer.)



LA DÉFENSE DE PARIS. — Les abords de certaines portes de l'enceinte. — (Dessin d'après nature de M. Pierdon.)

ÉCHECS

Solution du problème n° 359.

- | | |
|------------------------------------|---------------------|
| 1. P 5 FR | 1. R 5 R (A) (B) |
| 2. D 3 D, échec | 2. R pr. D ou 5 F |
| 3. P pr. P ou D 3 R, échec et mat. | |
| (A) | |
| 2. F pr. P | 1. P pr. P |
| 3. D 3 D, mat. | 2. P 3 F (1) |
| (1) | |
| 3. D 6 R, mat. | 2. Tout autre coup. |
| (B) | |
| 2. D 4 F, échec | 1. P 4 R |
| 3. D 6 R, mat. | 2. R 3 D |

P. JOURNOUD.

ALMANACH DES ASSIÉGÉS

POUR L'ANNÉE 1871

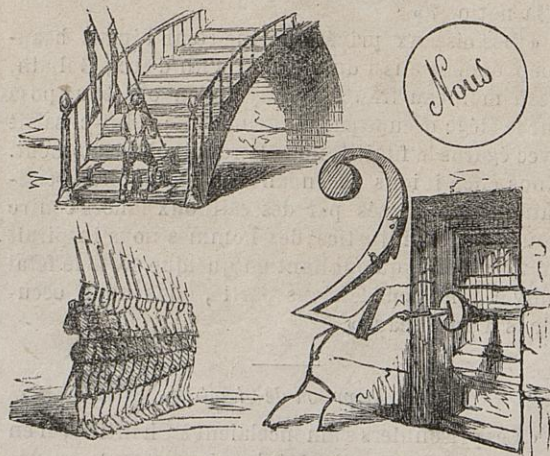
En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.

Un charmant volume, illustré de nombreuses gravures d'actualité, et contenant, avec de nombreuses et intéressantes variétés, les renseignements les plus précieux sur l'hygiène et la cuisine en temps de siège, etc.

Prix : 30 centimes.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.
Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.
 Envoyer le prix en timbres-poste à l'administrateur de *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le vaccin de génisse vaut-il l'autre? On ne sait.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

LIBRAIRIE DE LA GARDE NATIONALE

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, EDITEUR
 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

CODE MANUEL DE LA GARDE NATIONALE, ouvrage publié par le ministère de l'intérieur. Un beau volume in-8°. — Prix franco : 5 francs.

CARNET MEMENTO des officiers et sous-officiers pour 1871. — Prix franco : 1 franc.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU SIÈGE DE PARIS. Jeton de présence exclusivement réservé à toute personne restée à Paris.

Avec gravure de six lettres :

| | | |
|------------------|----|----|
| En argent..... | 12 | » |
| En bronze..... | 1 | 50 |
| Métal blanc..... | » | 75 |
| Simile or..... | » | 75 |

CARTES DE VISITE pour les officiers, sous-officiers et gardes, sur bristol anglais, le cent, 2 fr. 50.

Têtes de lettres imprimées à l'usage des compagnies.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.